Zeitschrift: Anzeiger für schweizerische Geschichte = Indicateur de l'histoire suisse

Band: 8 (1901)

Heft: 1

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ANZEIGER

für

Schweizerische Geschichte.

Herausgegeben
von der
allgemeinen geschichtforschenden Gesellschaft der Schweiz.
Zweiunddreissigster Jahrgang.

N° 1. (Neue Folge.) **1901.**

Abonnementspreis: Jährlich Fr. 2. 50 für circa 5—6 Bogen Text in 4—5 Nummern.
Man abonniert bei den Postbureaux, sowie direkt bei der Expedition, Buchdruckerei *K. J. Wyss* in Bern.

INHALT: Jahresversammlung der allgemeinen geschichtforschenden Gesellschaft der Schweiz. 11. Sept. 1900 in Neuenburg; Eröffnungswort von G. Meyer von Knonau. — 59. Ueber die Herkunft der Bewohner des Val d'Anniviers (Eivischthal), von Dr. J. Jegerlehner. — 60. Abt Gozpert von Rheinau und Graf Gozpert (888—c. 910), von G. Caro. — 61. Friedensvertrag zwischen den Grafen von Werdenberg und den Thälern Bergell, Engadin und Oberhalbstein, wegen Vaz und Schams, 1427, von F. Jecklin. — 62. Der luzernische Dichter Franz Rätz, von Th. v. Liebenau. — 63. Das Jahrzeitenbuch von Frienisberg, von W. F. v. Mülinen. — Miscellanea, von R. Hoppeler.

Jahres-Versammlung

der

Allgemeinen Geschichtforschenden Gesellschaft der Schweiz.

Abgehalten am 11. September in Neuenburg.

Eröffnungswort von Professor G. Meyer von Knonau.

Messieurs et chers collègues!

La société suisse d'histoire se réunit aujourd'hui à Neuchâtel pour la seconde fois. Bien du temps s'est écoulé depuis la vingt-cinquième session qui avait fixé la première réunion à Neuchâtel en 1869. La composition de la société suisse se présente presque entièrement changée; nous ne possédons plus qu'une vingtaine des membres qui l'avaient alors formée. Mais nous nous félicitons d'avoir encore dans ce nombre un vénérable représentant du canton qui nous fait maintenant un accueil si cordial. Mr. Edouard de Pury qui a déclaré son adhésion déjà en 1845, est le premier nom dans la liste de nos membres après les trois membres fondateurs des années 1840 et 1841.

En 1869 le président de la première réunion, Mr. Georges de Wyss, a parlé, dans son discours d'ouverture, des relations entre le pays de Neuchâtel et la Confédération suisse depuis les temps les plus reculés, en précisant le caractère spécial du développement des institutions publiques neuchâteloises. Notre savant prédécesseur s'y est intéressé surtout aux soins qu'on a donnés aux études historiques, et il a nommé les hommes distingués qui s'y sont dévoués.

Si nous suivons maintenant cet exemple de notre prédécesseur si vénéré, si nous nous proposons de nous orienter dans les pages de l'histoire neuchâteloise, pour nous

montrer dignes de l'invitation si prévenante qui nous convoque dans cette ville, voici un expédient vraiment exquis qui se présente à nous, offert par nos amis-mêmes de Neuchâtel. C'est la longue série des volumes si maniables du «Musée neuchâtelois», de cette riche collection d'éclaircissements de toute espèce. Elle forme une bibliothèque qui, dans son importance particulière, n'est surpassée par aucune des publications annuelles de nos sociétés suisses d'histoire.

La préface du premier volume de ce «Recueil d'histoire nationale et d'archéologie — Organe de la société d'histoire du canton de Neuchâtel», écrite par Mr. Louis Favre, en 1864, nous en révèle le programme. Le Musée veut recueillir les détails qu'on regrette le plus, qui ont trait aux mœurs, aux habitudes, aux coutumes de nos ancêtres, à leur manière de vivre, à leur économie domestique, à leur hygiène, à leur développement intellectuel, à leurs croyances, à leur commerce, à leur industrie — détails autrefois si négligés qui contribuent le plus puissamment à la réconstruction des générations éteintes, qui les ressuscitent pour ainsi dire et les remettent vivantes devant nos yeux. L'auteur de cette invitation «A nos lecteurs» a découvert une terre presque vierge et qui attend la main du pionnier habile pour livrer des trésors. Cette introduction finit par un encouragement éloquent: «Animés d'un amour profond pour ce sol natal, pleins de respect pour les vestiges du passé et guidés par une franche sympathie pour leurs concitoyens, le désir d'une Société d'histoire et d'archéologie qui est en voie de formation, est de stimuler le zèle patriotique, de mettre en honneur l'étude de ce passé, de ce sol berceau et tombeau de nos pères, et de conserver par un livre durable le souvenir de monuments près de disparaître».

Et vraiment, ce «livre» s'est épanoui jusqu'ici d'une manière qui garantit une durée solide. Les lecteurs reçoivent cette année le trente-septième volume du «Musée». C'est une jouissance réelle de fouiller dans ces pages, et l'on admire l'habileté que montrent les rédacteurs et leurs collaborateurs de trouver toujours de nouveaux objets pour en former des articles instructifs.

— Mais essayons à présent de donner une modeste idée du contenu si varié de ce magasin scientifique qui est illustré en même temps par les productions d'un art qui sait trouver partout les choses originaires pour rendre populaires, dans un sens très-louable, les livraisons du «Musée».

Les chapitres de l'histoire commencent maintenant aussi pour le pays de Neuchâtel par les dolmens et les menhirs et les tumulus et l'autre arsénal préhistorique tout entier, naturellement en première ligne pour ce lac de la station à la Tène par les palafittes. Cependant il n'a pas été épargné aux antiquaires neuchâtelois de se défendre des falsifications d'antiquités lacustres. L'époque romaine a laissé entre autres choses le pont de Thièle que Mr. Wavre a exactement décrit.

En entrant dans l'époque du moyen-âge nous suivons la longue série des dynasties qui ont regné dans ce beau pays; nous découvrons les premières traces des relations qui liaient le comté et la commune de Neuchâtel avec la ville de Berne et par cet intermédiaire avec la Confédération suisse. Et quoique la chronique des chanoines de Neuchâtel soit devenue la victime des efforts critiques réunis des scrutateurs de Lucerne et de Neuchâtel, le siècle de la guerre de Bourgogne ne fait point défaut dans l'histoire militaire de Neuchâtel. Après vient la grande période de la Réforme à

laquelle Neuchâtel prend une part immédiate par son Guillaume Farel. Les trente années de la grande guerre amènent les Suédois jusqu'aux frontières neuchâteloises, et à côté de tous ces événements se présentent toujours de nouveau les princes du pays qui finissent avec la gracieuse duchesse de Nemours. L'entrée de la maison de Brandebourg dans l'héritage des anciens comtes ouvre une nouvelle période, dont l'histoire est expliquée par un grand nombre d'articles intéressants. Nous passons en revue les gouverneurs de la couronne prussienne; nous voyons le pasteur de la Chaux de Fonds, Ferdinand Olivier Petitpierre, dégradé par une sentence sans appel, en suite de laquelle le grand roi Frédéric envoie son rescrit établissant le droit de suprématie contre les empiètements du clergé aussi contraires aux articles généraux de la principauté qu'à l'esprit de la religion. La grande révolution s'annonce; nous apprenons l'attitude de Neuchâtel en 1798 vis-à-vis du bouleversement de l'ancienne Suisse; nous passons par l'intervalle du régime du maréchal Berthier; la restauration ramène après la chute de Napoléon le gouvernement de Frédéric Guillaume III. Il est simplement impossible d'énumérer les travaux si intéressants qui concernent ces époques orageuses. Citons au hasard deux de ces articles. Une estampe satirique, dont les exemplaires du premier tirage furent saisis par la police française, planche du graveur Abram Girardet, montre la saisie des marchandises anglaises à Neuchâtel en 1806, et les lettres d'un seigneur féodal trahissent le peu de stabilité des sympathies pour les souverains qui se succèdent trop vite dans le gouvernement du pays. Mais nous avançons avec le «Musée» jusque vers l'issue de notre siècle finissant. Un article traite les années du gouvernement du général Pfuel et surtout les brouilles de 1831 qui trouveront encore, par la collection des compte-rendus originaux, une illustration plus détaillée; d'autres articles parlent de la révolution de 1848, de l'internement des troupes françaises en 1871; et nous y trouvons outre cela encore les récits des fêtes du cinquantenaire de la république, en 1898.

Une quantité considérable de matériaux biographiques est déjà comprise dans les travaux qui concernent l'histoire politique du pays. Cependant nous avons encore à citer d'autres articles qui contribuent à caractériser des figures saillantes de l'histoire neuchâteloise. Nous y comptons avant tout une série plus étendue: Art et artistes neuchâtelois, ou des articles spéciaux qui sont voués aux Girardet, à Léopold et à Aurèle Robert. Nous trouvons des gens de robes et des gens d'épée dans les mêmes maisons, par exemple, dans la famille Osterwald, et il y a des hommes d'état, des diplomates qui font le plus grand honneur à Neuchâtel, le chancelier de Montmollin qui occupe une place si éminente dans l'histoire de la principauté, puis Samuel de Pury, jusqu'à Alphonse de Sandoz-Rollin. Un discours qui est inséré dans le «Musée», intitulé: Un siècle à vol d'oiseau peint les transformations qui se sont accomplies depuis le siècle passé à Neuchâtel, grâce au généreux attachement de David Pury à sa ville natale et aux imitateurs de ce grand citoyen. Une autre série de portraits est destinée à des représentants des lettres et des sciences. Nous accompagnons les «Neuchâtelois» à leur «hôtel» au Glacier de l'Aar, ou nous admirons la vérité du croquis que Mr. Bachelin a donné du célèbre savant et dyscole Gressly, de cet être le plus drôle, le plus fantastique, le plus impossible qui se puisse imaginer, lisant et fumant dans son lit. Mr. Phil. Godet dessine l'individualité d'Alice de Chambrier,

dont la nouvelle manuscrite «Le châtelard de Bevaix» avait été acquise pour le «Musée»; la lecture de cette œuvre posthume justifie de nouveau la douleur que Vous avez dû ressentir à la mort prématurée de ce génie créateur. Et ce ne sont pas même toujours des personnages vraiment importants qui paraissent: la rédaction a eu pitié d'un homme bizarre qui était, par son costume et sa manière de vivre, une véritable curiosité de Neuchâtel, d'un certain Jossand. Cependant il ne s'agit point seulement des Neuchâtelois dans le pays de Neuchâtel: cette terre hospitalière a souvent reçu des étrangers qui appartiennent ainsi en partie à l'histoire du pays. J.-J. Rousseau s'est inscrit dans ces pages à l'occasion de l'asyle qu'il trouva à Motiers-Travers, ou nous citons les relations de Mirabeau, de Mad. de Charrière à Neuchâtel. Mais d'autre part une notice insérée par Mr. Bachelin nous donne la certitude que l'individu le plus odieux de l'époque de la Terreur, la victime du poignard vengeur de la vierge de Caen, n'est pas d'origine suisse. La ville de Boudry est chargée de montrer la maison où est né Jean-Paul Marat; mais son père Mara était venu de la Sardaigne.

Cependant le «Musée neuchâtelois» a encore à orner son Mausolée à lui-même. La piété des rédactions successives a pris soin d'honorer les collaborateurs défunts du «Musée». Le premier, Mr. Matile, est apprécié dans sa qualité d'avoir commencé l'œuvre que le «Musée» a continuée. Puis viennent Mr. Desor, Mr. Daguet, Mr. Charles Berthoud, Mr. Bonhôte, Mr. Alph. Louis de Mandrot, l'auteur entr'autres de l'histoire du régiment de Meuron au service anglais jusqu'en 1805 et du bataillon neuchâtelois à Berlin. Mais le plus grand monument est élevé à la mémoire de Mr. Auguste Bachelin, l'ami le plus fidèle du «Musée», le peintre et l'écrivain, l'homme du pays tout entier, le Neuchâtelois indépendant des coteries, monument vraiment digne, dont s'est chargé Mr. Phil. Godet.

L'histoire des mœurs, des activités multiples d'un peuple éveillé et industrieux est illustrée par autant de lumière que le «Musée» contient d'articles relatifs.

Une riche collection de planches contribue surtout à illustrer l'histoire du costume, civil et militaire, de tous les siècles depuis la fin du moyen-âge. Peut-on s'imaginer une œuvre d'art qui représente une source plus précieuse pour l'histoire du costume des temps chevaleresques, que le monument des comtes de Neuchâtel à l'Eglise collégiale? Et quel était le zèle de Mr. Bachelin de ramasser toute sorte de portraits caractéristiques, de feuilles rares, pour nous faire saisir le développement individuel des diverses classes de la population du pays? Souvenons-nous des dessins d'Alexandre Girardet, de ses milices neuchâteloises de chaque genre, ou par exemple de son marchand de cerises de 1796. Encore les derniers cahiers du «Musée» ne demeurent-ils point en arrière comparés aux volumes des premières années. L'intérieur montagnard par exemple, reproduction d'une gravure de Charles Girardet de 1819, qui serait plus intéressante encore, si elle se rapportait à la famille des deux peintres Robert, les deux dentellières et derrière la porte entr'ouverte les deux horlogers, évoque toute une vie disparue que le texte de Mr. Phil. Godet explique jusque dans le dernier détail.

Aucune expression de la vie publique n'est omise dans notre galerie des mœurs. La vie ecclésiastique et l'histoire de l'école à tous ses degrés jusqu'au collège et à l'académie de la ville principale, l'histoire médicale et les efforts modernes pour la salubrité — l'alimentation d'eau de Neuchâtel et de la Chaux de Fonds — sont éga-

lement prises en considération. L'imprimerie et les imprimeurs, les premières feuilles d'avis et le Véritable messager boiteux au siècle passé ont trouvé leurs historiographes. Le développement des routes est exquissé depuis les charrières impossibles, véritables casse-cous qui furent pendant des siècles les seules voies de communication, jusqu'au moment où le gouvernement de Berthier inaugura une nouvelle époque et que la construction du pont de Serrières donna une modification décisive au trafic tout entier à l'ouest de la ville. Les promenades publiques, les plantations des arbres d'agrément dans le canton entier, les arbres historiques sont l'objet d'articles spéciaux. Une partie du pays neuchâtelois est remarquablement le centre de la vie industrielle: cela mérite une exposition détaillée des diverses branches de cette activité multiple. L'horlogerie y occupe naturellement la première place, et quelques hommes distingués, dont les biographies sont données, sont dignes du nom d'artiste. Cependant nous découvrons en outre un article qui concerne une famille de célèbres poêliers, et un autre dans lequel il s'agit de l'extrait d'absynthe ou de la fabrication de la bière ou de l'introduction de l'usage du café, du thé et du chocolat. Le grand lac offre l'occasion de parler de la pêche et des pêcheurs, de l'introduction des bateaux à vapeur. Les ours, les loups et les sangliers, les bêtes féroces qui ont disparu des forêts du pays, ont leur part dans un autre travail. Des relations de voyages dans les temps passés, des livres de famille, des lettres de particuliers ont été mises à disposition d'autre part. Beaucoup d'articles sont destinés à l'explication des planches. On y trouve des détails d'architecture, entre autre des portes d'édifices, avec les marteaux de porte, ou des vitraux, des armes, tant d'autres choses curieuses. Les antiquités judiciaires ne manquent pas dans notre «Musée»: un acte de manumission d'un serf à côté de procès de sorcellerie et de sacrilège, une chasse aux gueux à côté des exécuteurs des hautes œuvres.

Une grande partie des volumes est vouée soit à la description, soit à la mémoire de monuments historiques, d'anciens édifices. Les églises et les anciens monastères, les châteaux et les tours de fortification ont trouvé leur appréciation. Et le «Musée» ne s'arrête pas aux bornes du pays; le château de Joux ou l'île de St.-Pierre ne sont pas oubliés. Mais il va de soi, que le château de Valengin y joue un rôle principal depuis quelques années; car il est devenu le château de la Société d'histoire, et sa reconstruction est la grande affaire des compte-rendus des sessions annuelles.

Les amis de la science linguistique n'ont pas non plus à se plaindre. De temps en temps nous trouvons dans le «Musée» des récits, des poésies en patois romand. Et quiconque ne comprend pas cette langue sans doute mélodieuse, mais assez difficile à comprendre, remerciera la rédaction qui met à côté — peut-être aussi pour les Neuchâtelois indigènes — la traduction de ces spécimens d'un idiome qui s'en va.

L'histoire de la Société d'histoire forme en outre un chapitre très-remarquable du «Musée». Mr. Daguet avait déjà donné dans un discours de 1874 un précis du développement des études historiques dans le canton de Neuchâtel de 1864 à 1874, et d'autres revues rétrospectives ont éclairci depuis le progrès de ces études. L'excellent rédacteur actuel du «Musée», Mr. Phil. Godet, a caractérisé en 1889 les vingt-cinq années, depuis la fondation. Et d'une année à l'autre le «Musée» s'enrichit encore des compte-rendus des réunions qu'une plume capable d'une infinie variété sait narrer, surtout de

ces notices très-importantes qui donnent l'historique des lieux des réunions annuelles. Chaque district du pays, un nombre considérable de localités ont déjà eu l'honneur d'être appréciés ainsi par des connaisseurs de l'histoire locale. Encore tout récemment le «Musée» a dirigé l'attention sur un village à l'extrême frontière qui est remarquable, parce qu'il n'a été réuni à la Suisse qu'en 1814: c'est le Cerneux-Péquignot où a eu lieu la réunion de 1899.

Cependant ne faut-il pas accentuer encore une partie remarquable surtout des premiers volumes du «Musée»? C'est la part d'imagination, comme s'exprime l'une des préfaces, qui, à côté de la science, peut aussi répandre la connaissance du passé, si elle fait revivre quelque aspect local, quelque figure neuchâteloise disparue, et sans doute personne ne lira sans un vif intérêt les nouvelles jurassiennes de Louis Favre. Elles forment de véritables tableaux descriptifs qui caractérisent les mœurs d'une manière qui est en même temps aimable et frappante. Lisez «André le graveur», récit qui glorifie l'art dans l'industrie, ou «Le charbonnier du Creux du Van», ou «Une Florentine à Noiraigue», nouvelle qui met en relation mutuelle non seulement les habitants des différentes parties du pays lui-même. Ajoutons à ces jolis petits morceaux le conte intitulé «Huit jours dans la neige», l'histoire d'un homme du «bas», d'un jeune propriétaire de vignes à Boudry qui trouve sa «montagnonne» au milieu de ses aventures glaciales au haut Jura. Ou prenez l'histoire de la malheureuse fille du marquis breton, réfugiée et orpheline, restée seule dans une misère profonde, qui épouse le pauvre menuisier bernois à St. Blaise, récit emprunté de la réalité qui est devenu par le conteur Auguste Bachelin une nouvelle si touchante.

Mais où finir?

Une petite collection de notices remarquables dans un des volumes du «Musée» s'annonce sous le titre de «glanure». C'est avec beaucoup plus de raison, que s'appelle simplement glanure ce qui a été essayé ici, pour encourager les amateurs d'une lecture instructive en histoire qui ne connaissent pas encore le «Musée neuchâtelois», de manier ces volumes et de compléter une lacune dans leurs bibliothèques.

— La préface d'un des premiers volumes du Musée avoue franchement: «Le Musée neuchâtelois est forcément exclusif dans le sens du patriotisme et de l'histoire du pays, et c'est ce qui, à nos yeux, lui donne son caractère propre, sa raison d'être à Neuchâtel, et sa valeur au sein de nos familles».

Mais est-ce que c'est un reproche? Point du tout! Nous ne pouvons que remercier et féliciter les rédactions successives du «Musée», et nous prions le comité de rédaction actuel de persévérer dans cette voie.

Nous lui disons avec le philosophe romain: «Nemo patriam, quia magna est, amat, sed quia sua».

Leider liegt uns die Pflicht ob, auch in diesem Jahre eine Reihe von Verlusten aufzuzählen, die unsere Gesellschaft seit der letzten Jahresversammlung getroffen haben.

Der erste Todesfall, den wir zu beklagen haben, trifft auf Zürich, am 30. October. Es ist der nach langer, schmerzlicher und aufreibender Krankheit eingetretene Hinschied

des unermüdlich thätigen Herausgebers des habsburgisch-österreichischen Urbarbuches in der Sammlung unserer «Quellen», Dr. Rudolf Maag. Nachdem er von Glarus, wo er mit bestem Erfolge als Lehrer der Geschichte an der höheren Stadtschule und als eifrig theilnehmendes Mitglied des kantonalen historischen Vereines gewirkt hatte, nach Bern an das dortige Gymnasium, als Nachfolger Gustav Tobler's, übergesiedelt war, begann seine körperliche Kraft, trotz aller energischen geistigen Gegenwehr, jähe zu sinken, und auch seine Editionsarbeit für unsere Gesellschaft musste anderen Händen zur Fortführung übergeben werden. Maag hatte, nachdem er als Student unausgesetzt die Freude seiner Lehrer gewesen war, nach vorzüglich abgelegter Prüfung mit der reifen Arbeit: «Die Freigrafschaft Burgund und ihre Beziehungen zu der schweizerischen Eidgenossenschaft vom Tode Karls des Kühnen bis zum Frieden von Nymwegen 1477 bis 1678» (1891) in Zürich die Doctorwürde erlangt. Dann trat er mit jener vollen Gewissenhaftigkeit, die sein ganzes Wesen ausmachte, in den Schuldienst und fand doch daneben noch die Musse, den umfangreichen ersten Band des Urbarbuchs im Druck abzuschliessen, den zweiten weithin zu fördern. Wer diese neue Ausgabe mit der so ungenügenden früheren Edition — von Franz Pfeiffer, 1850 — textuell vergleicht, und wer vollends den von grösster Gelehrsamkeit zeugenden Commentar Maag's noch hinzuzieht, wird mit uns den frühen Tod dieses Historikers beklagen. Unser Mitglied war Maag seit 1890.

Hernach folgte in Basel am 9. November der Tod des Ingenieurs Karl Wick-Merian, der seit unserer dortigen Versammlung, 1895, unser Mitglied geworden war. Auf verschiedenartigen Gebieten öffentlichen Lebens — so ist die Basler Maschinen-Baugesellschaft aus seiner Anregung hervorgegangen —, auch in gemeinnütziger Richtung thätig, erwies sich der Verstorbene nach den Zeugnissen, die übereinstimmend über ihn abgegeben wurden, überall, wo er förderlich hervortrat, als ein Mann von reiflicher Erfahrung und gewissenhafter Hingebung.

Am 19. Februar 1900 starb in seinem Heimatlande Obwalden, wohin er sich infolge schwerer Erkrankung begeben hatte, Dr. Joseph Durrer, Adjunkt des eidgenössischen statistischen Büreaus, der 1876 unserer Gesellschaft beigetreten war. 1873 war Durrer zuerst als Revisor in das Büreau eingetreten und allmählich, wie ein massgebendes Urtheil nach seinem Tode sich ausdrückte, «die Seele des eidgenössischen statistischen Büreaus» geworden: «das Ideal eines pflichtgetreuen und tüchtigen Beamten, ein kenntnissreicher und gediegener, stets hülfsbereiter Forscher, ein echter durch und durch goldlauterer Charakter». Durrer war 1898 durch die Zürcher Facultät honoris causa, für seine vorzüglichen Arbeiten auf dem Gebiete der Bevölkerungsstatistik, zum Doctor der Staatswissenschaften ernannt worden. Neben seinen historischen Studien über Zunahme und Abnahme der Bevölkerung verfasste Durrer eine Biographie des Tiroler Bildhauers Abart, der bei St. Niklausen in Obwalden im schlichten Bauernhause sein Leben schloss.

Eine Reihe schmerzlicher Lücken trat unter unseren Mitgliedern im Monat März ein. Am. 1. März starb in Bern Professor Dr. Albert Zeerleder, der seit 1872 uns angehörte. Am 6. folgte in Basel der Tod eines unserer älteren Mitglieder, des 1855 der Gesellschaft beigetretenen Dr. jur. Ludwig Ehinger. Hernach entriss der Tod unmittelbar nach einander den Universitäten Bern und Basel die hochgeschätzten Lehrer

der Kirchengeschichte, am 11. Emil Blösch und am 13. Rudolf Stähelin; jener war seit 1875, dieser seit 1895 Mitglied der Gesellschaft. Am 22. endlich starb in Cannes Gustave de Blonay, nur neun Tage nach seiner ebenfalls in Cannes ihm im Tode vorangegangenen Gemahlin.

Zeerleder war im Beginn der Achtziger Jahre aus der gerichtlichen Praxis in das akademische Lehramt übergetreten und da als Lehrer des deutschen Privatrechtes, des Kirchen-, Handel- und Wechselrechtes thätig geworden; besonders galt er als Autorität im Civilprozess. Ebenso redigirte Zeerleder längere Zeit die Zeitschrift des Berner Juristenvereins, und 1886 bis 1889 war er Präsident des schweizerischen Juristenvereins. Seine Mitwirkung, vom liberal-conservativen Standpunkte aus, war in kantonalen und städtischen Dingen — er war auch Präsident des Münsterbauvereines — sehr geschätzt, und der beliebte Professor war als ein edler, anspruchsloser Charakter anerkannt. An der Festschrift zur Feier der Gründung Berns, 1891, war Zeerleder mit einer Abhandlung über die Berner Handfeste betheiligt gewesen.

Ehinger galt in Basel als ein hochgeschätzter Jurist, mochte ihn auch 1888 politische Missgunst zur Seite geschoben haben, und auch sonst wirkte er bis zu seinem 78. Jahre in vielfältiger Weise, zumal seit er sich aus dem öffentlichen Leben zurückgezogen hatte, auf dem Boden der Vereinsthätigkeit für religiöse und gemeinnützige Bestrebungen. Auch eine werthvolle historische Arbeit wurde von Ehinger verfasst. Als Jurist interessirte er sich für den französischen Gelehrten, Staatsmann, Diplomaten, staatsrechtlichen Publizisten des Reformationsjahrhunderts, Franz Hotmann, den die Religionsverfolgungen nach Genf, Basel, Strassburg trieben, so dass er in Basel starb und begraben wurde, und Ehinger machte diesen hochangesehenen Vertreter der französischen Rechtsschule 1891 zum Gegenstande eines Vortrages vor der Basler historischen und antiquarischen Gesellschaft, der in Band XIV der «Beiträge zur vaterländischen Geschichte» im Druck erschien.

In Blösch verlor unsere Gesellschaft ein äusserst treues, durch seine Bescheidenheit, Gewissenhaftigkeit und Tüchtigkeit uns Allen, zumal den Angehörigen des Gesellschaftsrathes, dem er seit 1880 als Vertreter Berns angehörte, unvergessliches Mitglied. Als Berner Oberbibliothekar war Blösch bis 1894, wo die Verwaltung unserer eigenen Büchersammlung an diejenige der Berner Stadtbibliothek überging, zugleich als Gesellschaftsbibliothekar unser Vertrauensmann gewesen; nach der Vereinigung zeigte er sich stets eifrig, den Wünschen unserer Gesellschaftsmitglieder entgegenzukommen. Allein Blösch's Hauptverdienst lag ganz auf dem Gebiete der Geschichtsstudien selbst, auf die er schon durch seine Beziehungen zu seinem vortrefflichen Schwiegervater, Professor Gottlieb Studer, hingewiesen war. Ursprünglich Theologe, wo er schon als Pfarrer von Laupen die Geschichte seiner Gemeinde schrieb, ging er durch archivalische Bethätigung in das akademische Lehramt für Kirchengeschichte hinüber. Seine erste grössere und äusserst werthvolle Arbeit war aber 1872 das Buch über seinen Vater: «Eduard Blösch und dreissig Jahre Bernischer Geschichte»; mit derselben vollzog er auch seine Promotion als Doktor der Philosophie bei der Zürcher Universität. Dann wuchs er als Präsident des kantonalen historischen Vereins — dieser feierte 1896 unter ihm sein fünfzigjähriges Jubelfest — vom Jahre 1881 an in die Pflege der Berner Geschichtsarbeiten hinein, wie er denn auch in den Siebziger und Achtziger Jahren

elf Jahrgänge des Berner Jahrbuches besorgte. Seine vielfachen Arbeiten bleibenden Werthes hier aufzuzählen, würde viel zu weit führen. Genannt seien nur sein Antheil an den Fontes rerum Bernensium, seine neue Ausgabe der Anshelm'schen Chronik, sein höchst schätzenswerter Beitrag zu Festschrift von 1891: «Die geschichtliche Entwickelung der Stadt Bern zum Staate Bern», mit selbstangelegten Karten. Auch unserem «Jahrbuch» lieferte er interessante Beiträge, über die Erbauung des Trutz-Genf Versoix und über die Vorstadien der Berner Reformation. Sein letztes Hauptwerk, das er, erst 1899, noch glücklich abzuschliessen vermochte, ist die «Geschichte der schweizerisch-reformirten Kirchen». Dem freundlichen, gefälligen Manne, der in unserem Kreise überall gerne gesehen war, schulden wir bleibenden Dank.

Rudolf Stähelin, der ganz plötzlich das Opfer eines Schlaganfalles wurde, war eine Zierde der Basler Hochschule. Den als Theologe praktisch und wissenschaftlich bedeutenden Mann können wir hier einzig nach seinen Berührungen mit dem historischen Fache charakterisiren. Aber schon hiefür ist die Ernte reich genug, und sie ist um so höher anzuschlagen, wenn ermessen wird, dass Stähelin seit Jahren infolge eines Augenleidens für alle seine Arbeiten auf anderweitige Beihülfe angewiesen war. Die Männer der Reformationszeit — Vadian, Bonifacius Amerbach —, Schöpfungen jener grossen Epoche und deren weitere Entwickelung bis in das jetzige Jahrhundert haben ihn beschäftigt; aber sein letztes Werk, für das ihm Zürich den grössten Dank entgegenbringt, ist zugleich seine Hauptschöpfung: «Huldreich Zwingli, sein Leben und seine Werke». Erst 1897 hat Stähelin dieses Buch vollendet.

Gustave de Blonay war 1882 unser Mitglied geworden. Der Verstorbene bewies sein lebhaftes Interesse an historischen Dingen durch die Art und Weise, wie er das von ihm erworbene wichtige geschichtliche Monument, das ebenso sehr durch seine Lage, als durch die gesammte Anlage bedeutende Schloss Grandson, würdig gestaltete, durch die Thätigkeit, die er als sachverständiger Sammler entwickelte.

Am 14. Mai starb in Genf Gustav Pictet. 1854 war Pictet, seit 1851 als Advocat thätig, in das öffentliche Leben als Mitglied des Genfer Grossen Rathes, dem er dann bis 1890 angehörte, eingetreten, und da war er in der Bekämpfung Fazy's, dessen Dictaturzeit noch andauerte, ein Hauptredner seiner Partei. Später war Pictet Mitglied der eidgenössischen Räthe, von 1872 bis 1887, mit Unterbrechungen, des Nationalrathes 1890 bis 1891 des Ständerathes, und 1874 wurde er Mitglied des Bundesgerichtes, an dessen Arbeiten er nach 1876 wenigstens als mehrmals erwählter Suppleant bis 1892 theilnahm. Der durch seine Gewissenhaftigkeit und Rechtskunde ausgezeichnete Jurist zog sich nämlich, ein hingebender Genfer, wie er war, bald ganz in seine Vaterstadt zurück, und in den letzten sechs Jahren seines Lebens lebte er auch hier nur für sich. 1882, als wir in Genf tagten, hatte er seinen Beitritt zur Gesellschaft erklärt.

Nur zwei Jahre gehörte uns Oberrichter Arnold Amiet-Engel an, der am 16. Juli in Solothurn starb. Der jüngste Sohn Jakob Amiet's, der allen Besuchern der Versammlungen in Solothurn vor den Augen steht, war der Verstorbene, gleich dem Vater, ein beliebter Gesellschafter und geschätzter Mann. Als Vertreter der conservativen Partei 1888 in das Obergericht gewählt, bewährte sich Amiet als tüchtiger Jurist.

Mögen wir nun, wie im letzten Jahre, in einem Thal der Alpen oder, wie heute, an den Rebenhügeln der milderen Vorstufen des Jura tagen, mag unser Versammlungsort der deutschen oder der welschen Sprache sich bedienen, überall zeigt uns die reiche Mannigfaltigkeit der Lebensbedingungen und beweist uns die Geschichte aller einzelnen Theile unseres Vaterlandes, wie — bei all unserm redlichen Fleiss — stets noch grosse Arbeiten unser harren. In dieser Erkenntnis der Wichtigkeit der Aufgabe stärke sich fortwährend unsere Arbeitslust!

---

59. Ueber die Herkunft der Bewohner des Val d'Anniviers (Eivischthal).

Zwischen Rhonegletscher und Genfersee liegt, ungefähr in der Mitte, nach Süden zu das Eivischthal.[1]) Von der stark vereisten Gruppe des Matterhorns erstrecken sich zwei grosse Gletscher in langen Eiszungen nach Norden. An ihren Enden entspringen ungefähr in gleicher Höhe die beiden Quellen der Navigence, die in siebenstündigem Laufe das Thal durchfliesst und sich bei Sierre in die Rhone ergiesst.

Die Abgeschlossenheit des Thales und die patriarchalische Genügsamkeit der Einwohner bedingten ein starres Festhalten der Sitten und Gebräuche in weit höherem Grade, als in den andern Querthälern, die sich gegen die Rhone hin weiter und zugänglicher öffnen. Eine höchst schlichte, fast originelle Lebensweise, ein Patois, das noch fast überall urkräftig ertönt, und ein stark ausgeprägtes Nomadenleben sind hier hervorstechende, sonst nirgends so prägnant sich äussernde Merkmale.

Infolgedessen haben mehrere Reisebeschreiber und Historiker, so vor allem Mark-Theodor Bourrit (I. Bd. p. 192), Pastor Bridel (p. 10 und 133), Vikar P. S. Furrer (I. Bd. p. 28), A. Fischer[2]) die Bewohner des Thales für Nachkommen versprengter Hunnen gehalten. Als Attila nach der Schlacht auf den katalaunischen Feldern 451 die Poebene durchzog, soll eine bei Gelegenheit einer Rekognoscierung oder Fourragierung vom Hauptheer abgetrennte Abteilung sich ins Val Tournanche zurückgezogen und von dort aus etwa 100 Jahre später (!) den Kamm der Walliseralpen überschritten und sich im Eivischthal angesiedelt haben.

Mario[3]) und andere halten sich an die Eivischersage, laut welcher das Thal von drei aus dem Süden kommenden Männern soll entdeckt worden sein.

Das Buch von Ant. Fischer, die neueste grössere Publikation auf diesem Gebiet, ist von seinen Rezensenten sowohl in seinem sprachvergleichenden Teil, in dem „der Dilettantismus wahrhafte Orgien" feiert, als auch in seinem historisch-geographischen als ein so geringwertiges Elaborat hingestellt worden, dass wir uns damit nicht zu befassen haben.[4]) Zur Erklärung für die vernichtende Kritik möge hier nur ein Punkt

---

[1]) Eivisch lässt sich vom lat. Annivisium (Annivise) ableiten.

[2]) Die Hunnen im schweizerischen Eivischthale und ihre Nachkommen bis auf die heutige Zeit, von A. K. Fischer, Zürich 1896.

[3]) Le génie des Alpes Valaisannes, Neuchâtel 1893, p. 91 u. 219.

[4]) Vergl. die Besprechungen Schuchardts im Lit. Zentralblatt vom 7. März 1896. S. Zimmerli, Sprachgrenzen in der Schweiz, Bd. III, p. 51, S. Dübi im Jahrbuch des S. A. C. 1895/96, p. 392, G. Tobler im Sonntagsblatt des „Bund".

herausgegriffen werden, dem Fischer grosse Beweiskraft zuschreibt. In den Hauszeichen (marques domestiques) der Eivischer glaubt er Spuren hunnischer Schrift herausgefunden zu haben. Dabei ignoriert er aber vollständig, was auf dem Gebiet der Hauszeichen schon seit Jahren unumstösslich feststeht. Ein einziger Blick in das grundlegende Werk von Homeyer[1]) hätte genügt, ihm zu zeigen, dass die Hauszeichen schon im Mittelalter gebräuchlich, sich nicht nur im Eivischthal vorfinden, sondern im Oberwallis, Bünden, Berner-Oberland, Schaffhausen, in der deutschen Gemeinde Alagna im Piemont, in Irland, Norwegen, Grossbritannien (masons mark), in vielen Gebieten Deutschlands vor 30 Jahren und heute noch zum Teil nicht nur als Hausmarken allgemein verbreitet waren und sind sondern auch als Vieh- und Holzmarken. Die Beweise Fischers für die hunnische Abstammung der Eivischer sind nirgends überzeugend. Dass die auf den Walliser-Alpen gebrauchte Kuhpeitsche, chargot oder gorgia geheissen, grosse Aehnlichkeit aufweist mit einer ungarischen Peitsche, beweist nichts.[2]) Wenn die dortigen Bergleute heute von ihren hunnischen Altvordern reden, so sind sie durch die Aussagen der oben erwähnten Autoren irre geführt worden. Die Tradition selber weiss von den Hunnen nichts. Es geht einfach die Sage, das Thal sei von drei Männern entdeckt worden, die wahrscheinlich vom Val Tournanche herkommend über den Zmuttgletscher und den Col Durand eingewandert sein sollen. Die Möglichkeit der Einwanderung von Süden her über die Gletscher der Matterhorngruppe erklärt sich das Volk durch eine Aenderung des Klimas.[3]) Man will beim Col d'Hérens (3480 m) Wegstücke, sogar Spuren von Pflasterungen gesehen haben. Aehnliche Traditionen bestehen für den Col de Collon (3130), Monte Moro (2862), Antrona (2844), Col de Fenêtre (2783). Dass einige dieser Pässe einmal begangen wurden, dürfen wir fast als sicher annehmen. Die Schneegrenze liegt ja in den Walliser-Alpen über 3000 m.[4]) Wir brauchen für die Erklärung der Gangbarkeit deshalb keine Klimaveränderung anzunehmen; eine solche ist nach den neuesten Forschungen für die historische Zeit auch absolut ausgeschlossen. Eine Trockenperiode, wie sie sich nach den Untersuchungen von Richter und Brückner durchschnittlich alle 35 Jahre nach einer feuchten Periode einstellt, genügt, unter den Gletschern eine allgemeine Rückzugsbewegung zu verursachen, wobei die Gangbarkeit an gewissen Stellen im Gebirge wesentlich mag erleichtert werden. Eine andere mögliche Annahme wäre die, dass die aufgefundenen Wegspuren zu heute verlassenen Alpen geführt oder heute nur deswegen verödet sind, weil die Verkehrsrichtung infolge bequemerer Verbindungslinien heute eine andere geworden. Sagen von verlornen Pässen und übereisten Alpen finden sich in der ganzen Alpenwelt, in den Pyrenäen und anderswo. Ich erinnere hier nur an den so oft wiederkehrenden Namen Blümlisalp. A. Wäber hat an Hand der Sage von einem ehemaligen Saumpfad über das

---

[1]) Dr. C. G. Homeyer, die Haus- und Hofmarken, Berlin 1870.

[2]) Sie besteht aus einem kurzen, gedrechselten und mit Messingknöpfen beschlagenen Stock, an dessen einem Ende ein breiter Lederriemen an einem Eisenring hängt, am andern Ende ein eiserner Ring mit sechs messingenen Ringen befestigt ist, deren Geklirr beim Schütteln der schweren Peitsche das Vieh vorwärts treibt. Picaud: le chargot valaisan, souvenir de l'invasion des Huns, Grenoble, sieht in dieser Peitsche einen weitern Beweis für die Herkunft der Eivischer von den Hunnen.

[3]) Vergl. Wallisersagen von Tscheinen und Ruppen, p. 105 ff.

[4]) J. Jegerlehner: Die Schneegrenze in den Gletschergebieten der Schweiz bei Gerland. Beiträge zur Geophysik. Freiburg i. B., 1901.

Mönchsjoch (3560) zwischen Grindelwald und Fiesch im Oberwallis nachgewiesen, wie diesen Tra'itionen ein gemeinsamer Zug zu Grunde liegt, ein Sehnen des Alpenvolkes nach der guten alten Zeit, wo an Stelle der eisigen Wüsten grünende Alpen, nach einer Zeit, die immer die alte gewesen und somit nie existiert hat.[1])

Der Uebergang vom Val Tournanche ins Eivischthal verlangt auch heute keine übermenschlichen Anstrengungen, so dass das Erscheinen von Leuten aus dem Süden in diesem Thal nichts Besonderes an sich hat. Nur klingt es seltsam, dass die drei Entdecker der Sage nach diese immerhin beschwerliche Reise unternommen haben, um in einem im Vergleich zum Südhang der Alpen unfruchtbaren Bergthal auf die Dauer zu bleiben und eine Kolonie zu begründen. Waren es entflohene Verbrecher oder Verbannte? Wenn sie die Stammväter der Eivischer geworden sind, so musste doch eine der drei Personen eine Frau gewesen sein, denn die werden sie sich wohl nicht erst aus dem Rhonethal heraufgeschleppt haben. Ich glaube, der Kern der Sage sei der: da bisweilen, wenigstens in früherer Zeit, Händler aus dem Süden herübergekommen sind, so hat sich im Volke dieser Vorgang mit den Vorstellungen von Klimaänderung und verschwundenen Bergpfaden zu einem engmaschigen Phantasiegewebe eingesponnen; es entstand die Sage von der Einwanderung aus dem Piemontesischen, die etwas bestechend Reizvolles an sich hat, gegenüber der nüchternen Vorstellung des Herkommens aus dem wohl nicht so beliebten Rhonethal, dem Sitz der ehemaligen Feudalherren von Anniviers.

Was sagt uns nun die Geschichte?

Das Oberwallis war in der prähistorischen Zeit schon bevölkert, das mittlere Wallis relativ dicht, namentlich im Gebiet von Siders, Sitten, Savièse und Conthey. Das beweisen urgeschichtliche Funde, die nicht nur im Hauptthale der Rhone, sondern auch in den Seitenthälern zum Vorschein gekommen sind. In der Géronde bei Siders sollen, zwischen vorhistorischen Gräbern eingebettet, Thonscherben und ein gut erhaltenes Steinbeil aufgedeckt worden sein; kein Jahr vergeht, ohne dass hier Bau- oder Weinbergsleute auf vorhistorische oder römische Gräber und bronzene Gegenstände stossen.[2]) In St. Luc fanden sich ein Bronzebeil und kubische Steingräber mit Kohlen und halbverbrannten Menschenknochen. Heierli weist diese Gräberfunde der Früh-la Tène-Zeit zu.[3])

Durch das Eivischthal führte kein durchgehender Weg wie über den grossen St. Bernhard. Das Thal ist gegen Süden durch massige, stark vereiste Gebirgsstöcke abgeschlossen und wie das Eringerthal auf seine Verbindung mit dem Rhonethal angewiesen. Solch gegenseitiger Verkehr mag schon zur Bronzezeit stattgefunden haben, denn die vorgeschichtlichen Funde im Eivischthal stimmen mit denjenigen der Géronde überein[4]). Auch liegt die Vermutung nahe, dass die Bewohner im Thale drunten sich das Metall aus dem Turtmann- und Eivischthal geholt haben, denn warum sollte der dortige Metallreichtum damals nicht bekannt gewesen sein! Wenn also diese Thal-

---

[1]) A. Wäber. Zur Frage des alten Passes zwischen Grindelwald und Wallis. Jahrbuch des S. A. C. 1891/92, p. 272 ff.

[2]) Reber, excursions archéologiques dans le Valais, p. 38.

[3]) Vergl. Urgeschichte des Wallis von. J. Heierli und W. Oechsli, Zürich 1896, erschienen in den Mitteil. der antiquar. Gesellschaft in Zürich, Bd. 24.

[4]) Die vorhistorischen Denkmäler im Eivischthal von R. Reber, Archiv für Anthropol. XXI, p. 306.

bewohner im Gebirge auch ein höchst patriarchalisch eingezogenes Leben führten, so werden sie wohl die Geschichte und Wandlungen des Rhonethales berührt haben.

Laut Berichten einer alten griechischen Quelle des Aviens und des Römers Livius waren die ältesten bekannten Einwohner des Wallis wahrscheinlich nicht Kelten, sondern Germanen, und man darf, aus gewissen Spuren zu schliessen, fast mit Sicherheit annehmen, dass die Schweiz überhaupt in vorrömischer Zeit ein germanisches oder zum mindesten ein halbgermanisches Land war[1]). Die römischen Historiker aus der Zeit Cäsars und Augustus hielten allgemein die Völker des Wallis, die Gäsaten (so genannt nach ihrer Waffe, dem Speer), und der Schweiz für Germanen und Halbgermanen, das heisst ein Gemisch von Kelten und Germanen.

Ende des 5. oder anfangs des 6. Jahrhunderts begann die grosse Keltenwanderung und die Besitzergreifung nördlich und südlich der Alpen. Obwohl sich im Gebirge die ursprüngliche Bevölkerung gegen die vordringenden Kelten wohl besser zu verteidigen wusste, dürfte, aus den Berichten des Livius zu schliessen, das Wallis in die neue Völkerbrandung mit hineingezogen worden sein. Dann kam eine Zeit, wo im obern Rhonethal die Germanen den Kelten vollends erlagen. Zu Cäsars Zeiten finden wir an Stelle der frühern germanischen Stämme die keltischen Nantuaten, Veragrer und Seduner. Die an den Quellen der Rhone wohnenden Thulinger waren 58 mit den Helvetiern nach Gallien ausgezogen und hatten sich dann unter die heimkehrenden Helvetier gemischt. An ihre leer gebliebenen Plätze im Oberwallis wanderten aus dem Tessin und Domo Dossola die Uberer ein. Nantuaten, Veragrer, Seduner und Uberer sind also die vier im Wallis wohnenden Keltenstämme zur Zeit der Eroberung durch die Römer, und zwar wohnten in der Gegend von Sitten (Sedunum) und Siders die Seduner. Die definitive Unterwerfung dieser vier Stämme erfolgte unter Augustus, nachdem vorher im Jahr 25 die Salasser, Bewohner des Aostathales, sich dem römischen Joche unterzogen hatten, und das Wallis wurde zuerst der Provinz Rätia einverleibt, die sich von Vivis bis nach Regensburg erstreckte. Unter Mark Aurel erfolgte dann aber die Trennung und Verbindung des Vallis Pönina mit dem Gebiet der Grajischen Alpen.

Die römische Herrschaft hat im Rhonethal über vier Jahrhunderte gedauert. Dann drangen vom Genfersee her die Burgundionen vor bis nach Siders und von dort ins Eivischthal, das zu allen Zeiten romanisch geblieben ist; von oben her rückten, vermutlich aus dem Haslithal kommend, die Alemannen an, so dass bis gegen Ende des 12. Jahrhunderts die Germanisierung des Oberwallis durchgeführt ist.

Zu Beginn des 4. Jahrhunderts[2]) gründete Sigismund, König von Burgund, ein neues Kloster zu dem schon bestehenden in Agaunum, das mit reichem Besitz ausgestattet, namentlich auch mit dem Hof von Siders, sich bald zum mächtigen Grundherrn des Wallis emporschwang. Mit Agaunum wetteiferte an Macht und Ansehen der Bischof von Octodurum, dem heutigen St. Maurice, der 574 seinen Sitz nach Sitten verlegte. Bei der Teilung von Verdun 843 wurde die fränkisch gewordene Westschweiz mit dem Rhonethal zum Mittelreich Lothars geschlagen, und bei der Auflösung der karolingischen Herrschaft schwang sich Graf Rudolf zum Herrscher von Hochburgund auf, unter dessen

---

[1]) Ich folge hier Oechsli a. a. O., p. 151 (55) ff.

[2]) Das folgende nach R. Hoppeler, Beiträge zur Geschichte des Wallis im Mittelalter, Zürich. 1897.

Herrschaft sowohl die Abtei St. Maurice, als auch der Bischof von Sitten als Grundherren im Wallis eine Rolle spielten. Zu diesen beiden bedeutenden Grundbesitzern gesellte sich im 11. Jahrhundert das mit Burgund wahrscheinlich verwandte Haus Maurienne-Savoien. Humbert Weisshand, der «zu Anfang des 11. Jahrhunderts in den östlichen Teilen des Burgunderreiches den Grund gelegt hat zur spätern Herrschaft des Hauses Savoien» (p. 14), gelangte durch Heirat in den Besitz von Allodialgut im Rhonethal, worunter sich Güter im Eringerthal, in Siders und im Eivisch befinden. Die gräfliche Gewalt lag aber immer beim Bischof von Sitten. Als Humbert seinen Sohn Aimo auf den Bischofsstuhl von Sitten setzte, gelangte das Kapitel in den Besitz grundherrlicher Rechte im Eivisch- und Eringerthal. Im Val d'Anniviers blieb nun vorläufig die Kirche von Sitten ausschliesslicher Grundherr, während die Edeln von Eivisch ihre Zinsen und Einkünfte im Rhonethal bezogen. In Vissoye sass der Meyer oder der Vicedominus des Bischofs, zuerst nur auf Lebenszeit gewählt, damit das Lehen der Herrschaft nicht entfremdet würde. Missliche finanzielle Verhältnisse zwangen aber den Bischof, 1311 das Viztumamt im Eivisch an die Herren von Anniviers erblich zu übertragen. Diese Edlen von Eivisch sind nicht fremden Ursprungs, sondern haben ihren Stammsitz wie die Turn, von Raron, im bischöflichen Oberwallis.[1])

Die älteste Urkunde des Gemeindearchivs von Vissoye datiert vom Jahr 1338 und enthält eine Liste der im Eivischthal verteilten Lehen.[2]) Zwei weitere Urkunden, die aber in den Jahren 1600 und 1739 ausgestellt wurden, verfolgen die Schuldscheine, Schenkungen, Ankäufe und Testamentsverfügungen der Bruderschaft des hl. Geistes und der hl. Euphémie bis ins Jahr 1250 und 1200 zurück. Die andern Urkunden ältern Datums enthalten folgendes: Loskauf der Alp von Ziroug 1354; Uebergabe von Lehen an das Kapitel von Sion 1338—1588; Quittungsausstellung für den Herzog von Savoyen 1388; Zinsentrichtung an Leuk und Salquenen 1436; Vereinbarungen zwischen dem Bischof von Sitten und dem Herrn von Rarogne betreffs das Eivischthal 1460. Von Beziehungen mit dem Val de Tournanche und dem Aostathal oder auch nur von deren Namenserwähnung findet sich nicht die Spur.

A. Fischer hat die Familiennamen des Eivischthales aus dem ältesten Matrikelbuch von 1682—1700 herausgeschrieben und sie mit ungarischen Analogien in Zusammenhang gebracht.[3]) Wir bringen hier dieselbe Gruppierung der Namen und lassen daneben die Belege folgen, wie sie sich aus Zimmerli's Angaben ergeben.

Zimmerli bringt in seinem III. Band der Sprachgrenze Auszüge aus den Grundbüchern und Bürgerrodeln der Ortschaften von Brieg bis hinunter nach Conthey, die bis in die Zeit der Kreuzzüge zurückreichen.

1. Abbé, Abbay, Abbez; Burgergeschlecht[4]) von Miège.
2. Antillio, Antille; Bg. von Chippis, Miège und Chaley.

---

[1]) Archives héraldiques suisses 1896 p. 10 ff.

[2]) In den Jahren 1883 und 1885 wurde das Archiv von Vissoye inventarisiert. Ich folge hier dem Doppel, das sich in den Händen des H. Präsid. Joachim Peter in Grimentz befindet.

[3]) A. a. O. p. 203—25. Für die Richtigkeit der Abschrift bürgt die fast völlige Uebereinstimmung mit den Angaben Zimmerli's. Zu dem sagt Fischer: «Jeden Namen schrieb ich wenigstens 10—15 mal absichtlich, teils, um ja keinen einzigen wegzulassen, teils um die verschiedenartige Schreibweise derselben zu besitzen».

[4]) Abgekürzt Bg.

3. Bond, Pond, Pont; Bg. von Conthey und Vétroz.

4. Callo, Calloz, Caloz; Bg. von Chippis, Chaley, Miège, Salgesch (15. Jahrh.).

5. Cotter, Chotter; Bg. von Chaley.

6. Crettaz; Clericus, ein andermal als Crestaz erwähnt. 1352 als Bg. von Sitten und als Flurname[1]) in den Grundbüchern von Venthône, Miège, Savièse.

7. * Dalliard, ausgesprochen Dalla; Henricus de Dalla urkundlich belegt 1358 in Leuk. (Vgl. Dalafluss.)

8. Dué (vielleicht Verschreibung für Duc;) Bg. von Conthey, Vétroz.

9. Fabri, Favre; Fabri de Aniuesio urkundlich belegt 1314 in Siders; Bg. von Chippis, Salgesch (15. Jahrh.) Conthey, Vétroz.

10. * Forney, Forny; Aymo de Furno urkundlich belegt 1261, Fornery 1299 in Siders, Forner Bg. von Salgesch (15. Jahrh.)

11. Genau, Genaud, Genoud; Bg. in Grange, Chaley.

12. Gilliet, Julliet, ausgesprochen Süllet; Gillio, Gilliot, Julliet im Einwohnerverzeichnis des Jahres 1610 von Sitten, Julliet schon in einem frühern Verzeichnis von 1515, Gilliot urkundlich belegt 1348. Gillioz gehört mit zwei Andern zu den ältesten Geschlechtern von Siders, auch in Grange.

13 * Lauy, Louy; Lovis im Grundbuch von Miège.

14 Loyé, Loye; Loy 1374 urkundlich erwähnt als Bg. von Grange und 1475 als Bg. von Leukerbad; Loie heisst eines der drei Quartiere von Leuk.

15. Maschi, Massi, Mathy; in Salgesch Mathier sehr verbreitet.

16. Millie; 1352 urkundlich belegt in Sitten.

17. Monier, Monnier; Fln. im Grundbuch von Grange.

18. * Pernet; Bg. von Chaley.

19. Peter; de Petra und Petrus, urkundlich belegt in Leuk 1417.

20. Pott; im Grundbuch von Venthône, stammen aus dem Unterwallis.

21. * Rey; Raies Fln. im Grundbuch von Conthey.

22. Rion, Riond; Ryon de Annivisio, urkundlich belegt in Salgesch (15. Jahrh.) Riond, Fln. im Grundbuch von Conthey.

23. * Roscher, Roschier, Rossier; Bg. von Chippis, urkundlich im 17. Jahrh. mehrfach belegt in Veyras.

24. * Roua, Rua, Rouaz; Rouaz Fln. im Grundbuch von Conthey.

25. Ruenne, Ruine, Ruinez, Ruvinez; Uldriodus de la Ruvina, urkundlich belegt 1348 in Sitten.

26. Salamin, Salaming; Bg. von Chippis und sonst mehrfach belegt.

27. Sauio, Savion, Savioz; Bg. und Fln. von Grange.

28. Tabin; Bg. von Siders.

29. Zable, Zablo; Zabloz ältestes Bg. von Venthône, im Grundbuch von Miège, Conthey v. Vétroz.

30. Zolio, Zoulio; Zolios mehrfach belegt.

31. Zufferé; Bg. von Chaley, Chippis, Miège etc.

Für die folgenden Geschlechter des Eivischthales finden sich bei Zimmerli keine Belege. Wir dürfen aber nicht vergessen, dass seine Untersuchungen nur bis Conthey hinunterreichen, und die Auszüge aus den Rodeln unvollständig sind; dass sich aber der eine oder andere Familienname in den Burgerrodeln oder Grundbüchern des

---

[1]) Abgekürzt Fln.

Die mit * bezeichneten Familiengeschlechter sind heute im Eivischthal unbekannt oder erloschen.

Unterwallis erwähnt findet, beweist der Umstand, dass sich dieselben mit Ausnahme von 12 oder 13 im Urkundenbuch von Gremaud belegt finden.[1])

1. Barma, Barmaz; Willamus Facer de Barmat 1250.

2. Bartho, Berto; Marcus de Bart 1244.

3. Bourginet, Burginet; Burginus notarius 1291.

4. Chapella, Chepella, Zapella, Zapelley, Zapellaz; Humbertus dictus Chapel 1287, Jacobus de Capella 1290, Zapella 1393.

5. * Dallios, Dallioz; apud Dallion 1250, Dallio 1278.

6. * Danzo; Dauz castell. de Sirro 1355. Verschreibung?

7. * Dorbon; communitas de Dorbong 1322, alpis de Dorbons 1267—76.

8. * Meiling, Melin, Meling, jetzt Melly; Johannes Melly 1328.

9. Mellet ident? mit Melly.

10. * Reynar, Reynard, Reyna; Reynerius cantor et cancell. sedun. 1248, apud lo Sax de Reyna 1276, Amedeus Reyna 1301.

11. *) Rouse, Verschreibung für Roux.?

12. Rouod, Rov; Petrus Ruo 1316.

13. Vardaud, Vuardon, Wardo, Warduz; Wuarda, Ende des 13. Jahrh. Martinus Warda 1373, Jaquetus Vuarda 1376.

14. Viacco; Viaco vicematricularis Sedun. 1364.

15. Wissent, Vissen identisch mit Vissoye.[2])

16. * Wullien; Michaudus Vullien 1351.

Unbelegt bleiben * Barza, Bona (Bonal, Bonard) * Danzo, Epineid (Epiney), Jaquier (Jaquet), * Melingolin, Meiling (Meling, Mellet), Reuer (Rever, Revey), Rouse (Roux), Teba (Teta, Teytaz), Urdieux, * Vieu (Wieux.), Wianing (Vianin).

Von den 58 Geschlechtern des Eivischthales, welche uns das Matrikelbuch anführt, können wir also 31 einzig mit den Angaben Zimmerli's aus den Ortschaften des mittleren Rhonethales im Wallis belegen. 14 oder 15 Geschlechtsnamen finden sich bei Gremaud, so dass nur 12 ohne Analogon verbleiben. Davon dürften einige Verschreibungen sein; Namen wie Bona (Bonard), Jaquier, Epineid, Rouse (Roux), Vieu, sind bekannte französische Geschlechter. Zu erklären wäre also nur noch Meiling, Melingolin, Reuer, Teba (Teytaz), Urdieux.

Ganz ähnlich verhält es sich mit den Orts- und Flurnamen. Auch hier finden wir im Rhonethal, ausnahmsweise im Eringerthal nach den Angaben Zimmerli's folgende Analogien.

1. Alpe Arpitteta (Eivischthal[3]); Im Eringerthal eine Alpis de l'Arpeta 1339 urkundlich erwähnt.

2. Ayer (ET.). Ayer nannte man bis ins 16. Jahrhundert Agaren im Bezirk Leuk. Im Eringerthal ist ebenfalls eine Gemeinde Ayer.

3. Combaz (ET.), Fln. in Miège.

4. Alp Cottier (ET.), östlich von Zinal; Alp Cotter am Abstieg des Col de Torrent nach Evolena, Cotter, Bg. von Chaley.

5. Chandolin (ET.); Fln. im Bezirk Savièse oberhalb Sitten; ein Prés Chandolin am Westabhang des Sasseneire (Eringerthal).

---

[1]) Documents relatifs à l'histoire du Valais. Bd. 29—38.

[2]) Vgl. Gatschet, ortsetymologische Forschungen, Bern.

[3]) Abgekürzt ET.

6. Luc (ET.), erst in neuerer Zeit St. Luc geheissen; im Grundbuch von Siders ein Petit Luc und ein Gros Luc.

7. Merdesson (ET.), Fln. in Chandolin; Weiler in Grône.

8. La Rechi (ET.), heissen die untern Mayens von Chandolin; Reschy, Dorf im Rhonethal, Fln. im Grundbuch von Grange.

9. Torrent (Col und Alp ET.); Torrentalp auch im Leukerbad; Torrent, Bg. von Chonthey und Vétroz.

10. Tracuit (ET.), Alp südl. von Zinal und zwischen Pinsec und Vercorin; Fln. von Chaley.

11. Zinal (ET.), ausgesprochen Zina; Zina Fln. im Grundbuch von Venthône.

Fassen wir rückblickend zusammen:

Die nicht einmal geschickt verfochtene Behauptung der Abstammung der Eivischer von den alten Hunnen, der aber keine Beweiskraft innewohnt, verweisen wir mit aller Entschiedenheit ins Reich der Utopie. Eine eigentliche Hunnensage existiert im Val d'Anniviers nicht. Es besteht nur die Tradition, dass das Thal von drei aus dem Süden kommenden Männern entdeckt worden sei. Ein Ueberwandern aus dem Val Tournanche ins Eivischthal dürfte nicht bestritten werden, da sowohl der Col Durand wie der Col d'Hérens heute ohne grössere Gefahr begangen werden. Dass aber mit der traditionellen Einwanderung die Gründung einer Kolonie im sterilen Alp-Thale verbunden gewesen, möchten wir ohne weiteres bezweifeln. Die oberwähnte Tradition geht wohl kaum bis in die Römerzeit zurück. Urgeschichtliche Gräberfunde in St. Luc, die mit ähnlichen Funden auf der Géronde bei Sides übereinstimmen, und die noch nicht erklärten Schalensteine ebendort und in Grimentz, lassen mit Bestimmtheit schliessen, dass das Thal lange vor der Römerzeit bewohnt gewesen und jedenfalls schon damals dieselben Schicksale und Wandlungen durchgemacht hat, wie die Bewohner in der Gegend von Siders. Für die historische Zeit dürfen wir, wenigstens nach der Römerzeit, ohne Vorbehalt ein engeres Berührungsverhältnis annehmen, indem das Val d'Anniviers vom 11. bis ins 18. Jahrh. direkt dem Bischof von Sitten unterstellt war. Auch weisen die noch wenig bekannten Sagen des Thales[1]) auf diesen Kontakt mit den Rhonebewohnern hin. Aus dem zum Teil ins Mittelalter hinaufreichenden Geschlechterangaben Zimmerli's und des Abtes Gremaud ergibt sich fast völlige Uebereinstimmung mit dem ältesten noch vorhandenen Matrikelbuch des Eivischthales vom Jahre 1682—1700.[2]) Wir können daraus zwei Schlüsse ziehen: Die Eivischergeschlechter sind ins Rhonethal ausgewandert, daher die Uebereinstimmung der Namen, oder aber, und das ist das Natürliche und Wahrscheinliche, die Eivischer sind zumeist aus dem mittleren Wallis, ins Thal hinaufgezogen und haben sich niedergelassen. Wenn sie dort auf einen ursprünglichen Bevölkerungskern aus der vorhistorischen oder Römerzeit gestossen sind, so musste derselbe in der neuen Kultur aufgehen und sich im Romanisierungsprozess mit den numerisch überlegenen Einwanderern assimilieren, so dass die heutigen Anniviarden Fleisch und Blut sind der Bewohner des Rhone-

[1]) Eine Sagensammlung aus dem Eivisch wird in Heft 2 des Archivs für Volkskunde 1901 erscheinen.

[2]) Eine vor längerer Zeit erfolgte Anfrage in Chatillon, ob in den dortigen Grundbüchern Eivischergeschlechter verzeichnet seien, blieb bis jetzt trotz der Vermittlung durch die h. italienische Gesandtschaft ohne Antwort.

thales. Wenn aber der grosse Stammbaum des Rhonethales einen Ast ins Val d'Anniviers hineinerstreckt, so werden noch andere Zweige in die Seitenthäler hineinragen, und die Bewohner der Visperthäler und des Eringerthales, die nach Süden ebenfalls durch massige Gebirgsstöcke abgeschlossen sind, dürften deshalb den Ort ihrer Herkunft ebenfalls in der Längsfurche des Rhonethales suchen, nachdem E. Iselin der Hypothese von sarazenischen Niederlassungen im Wallis ein Ende gemacht hat.[1])

In ihrer natürlichen Absonderung von der Aussenwelt, abgeschlossen vom Verkehr, in patriarchalische Genügsamkeit versunken, ohne jegliche Expansionsgelüste, haben diese Bergleute, wie alle von den Verkehrsadern abgelegenen Völklein im Innern des Gebirges einen eigenen Entwicklungsgang durchgemacht. Wo der Schienenstrang das Thal durchschneidet, ist ein guter Teil der Urwüchsigkeit unter der Bevölkerung verblasst. Im Eivischthal finden wir noch das grösste Mass der ursprünglichen Volkskraft und Eigenart, deren originelle Aeusserungsweise mit der Anlage der Eivischerbahn und einer gesteigerten Kulturbeleckung in kurzer Zeit verschwinden wird. Mit der Ausdehnung der Hotelindustrie müssen sich so starke Veränderungen in der Lebensweise der Einheimischen geltend machen, dass die künftigen Anniviarden auch Männer vom Schlage eines Ant. Fischer kaum mehr an die Hunnen erinnern werden.

Dr. J. Jegerlehner.

---

60. Abt Gozpert von Rheinau und Graf Gozpert (888—c. 910).

Die kritischen Editionen der ältesten Rheinauer Urkunden durch Meyer v. Knonau (Quellen zur Schweizer Geschichte Bd. 3. T. 2) und im Züricher Urkundenbuch Bd. 1 werfen neues Licht auf die von Fabeln umhüllte und durch Fälschungen entstellte Geschichte des Klosters im 9. Jahrhundert. Es dürfte daher wohl angebracht erscheinen, einen besonders interessanten Punkt aus derselben einer näheren Erörterung zu unterziehen.

Kloster Rheinau ist gegründet worden von den Vorfahren des Wolvuni, so berichtet die als echt anerkannte, in ihrer Datierung gesicherte Urkunde Ludwigs des Deutschen von 858, 12. April, Z. U. B. No. 84. Wolvuni wird hier als königlicher Vasall bezeichnet; in der vita Findani, M. G. SS. 15, 504, ist von ihm als einem edlen Manne in Alamannien die Rede. Er hat das verfallene Kloster erneuert, es reichlich mit Grundeigentum ausgestattet, aber er behielt sich lebenslänglichen Besitz des Klosters und der demselben geschenkten Güter vor (Z. U. B. No. 80). Indem er alle seine Rechte auf Rheinau dem König übertrug, erhielt er diesen Vorbehalt bestätigt (No. 84). Infolge dessen erscheint Wolvene in den Rheinauer Urkunden zugleich als Abt und Herr des Klosters (s. Z. U. B. No. 93. 860; 111. 870; 114. 115. 870; 116. 871; 121. 873/4; 124. 875; 126. 127. 875/6; 132. 877/78). In der Notiz No. 87 wird Wolvene «hereditarius tutor» des Orts genannt. Als solcher giebt er seine Zustimmung zur Tradition der «cella Alba» (später St. Blasien) an Rheinau. Das Datum der Notiz ist «sub rege Ludewico, anno I Nicolai pape.» Anerkanntermassen ist die Datierung

[1]) Anzeiger für Schweizergesch. VI. p. 129 und 333.

nach Papstjahren vom Schreiber des Cartulars, in dem die Rheinauer Urkunden erhalten sind, zugefügt worden (Quell. Schw. Gesch. 3. 2, 82 f., Z. U. B. S. 20 n. 4); seine Ansetzungen sind meist irrig (Quell. 3. 2, 83). Die «cella Alba» wird bereits am 12. April 858 (No. 84) unter den Besitzungen Rheinaus aufgeführt, ihre Schenkung muss vorher erfolgt sein. Vor der definitiven Neubegründung des Klosters war Wolvene nicht Abt. Dazu stimmt denn auch, dass früher ein Abt Antwarth nachweisbar ist, (No. 61. 850, vgl. Quell. 3. 2, 69 und 92). Allerdings ist das Datum von No. 61. «11. Kal. Oct. die dominico, regnante rege Ludewico» mehrdeutig. Der 21. Sept. fällt innerhalb der Regierungszeit Ludwigs d. D. auch 844, 861, 867, 872 auf Sonntag; aber die Urkunde auf ein jüngeres Datum als 850 anzusetzen, scheint der Umstand zu verbieten, dass in ihr es sich um Tradition von Grundbesitz zu Alpfen handelt, und 858. 12. Apr., No. 84, Rheinau dortselbst begütert ist. Dazu kömmt die Stellung des Antwart im Verzeichnis der Rheinauer Mönche im St. Galler Verbrüderungsbuch (siehe Quell. 3. 2, 68 f.), die ihn wohl als Vorgänger des Wolvene bezeichnet.

Nachfolger des Wolvene müsste nach der Eintragung ebendort Wichram gewesen sein, der auch im Verbrüderungsvertrag zwischen St. Gallen und Rheinau zu 885 ibid. als Abt des letzteren Klosters erscheint.

Mit der so festgestellten Abtsliste stimmt es nicht überein, wenn in der gefälschten Urkunde Ludwigs d. D. No. 64, angeblich von 852, gesagt ist, dass Wolvene und die Brüder des Klosters einen Mönch namens Gozpert zum Abt gewählt hätten, den dann der König einsetzte. Dieser Gozpert kann weder Vorgänger noch Nachfolger des Wolvene in der Leitung des Klosters gewesen sein. In dem Verbrüderungsbuche steht sein Name nicht (vgl. Quell. 3. 2, 68 f.). Nun findet sich aber urkundlich ein Gozpert an der Stelle des Contextes, an der sonst der Name des Abts genannt ist. Die Erwähnungen sind: No. 57. 844, bei einem Tausche wird Klostergut hingegeben «per concessionem Gozperti comitis et consensionem fratrum»;

No. 65. 853/911, ebenso giebt Klostergut zu Tausch «Gozbertus comes atque abba eiusdem monasterii una cum consensu fratrum»;

No. 152. 888. 17. Juni (Rheinau) «ubi modo Gozbertus preesse dinoscitur»;

No. 155. 892. 13. Febr. (Rheinau) «ubi modo Gozbertus preest»;

No. 156. 892. 18. Juni. Gozpreht macht verschiedene Traditionen an Rheinau, «ubi ego ipse licet indignus abba gregi dei preesse videor»;

No. 157. 892. 18. Juni. (Original einer der vom Schreiber des Cartulars in No. 156 zusammengezogenen 4 Traditionen), ebenso.

Es müsste demnach zwei Mal ein Gozpert Abt des Klosters gewesen sein, vor (oder eigentlich während) der Amtsdauer des Antwart, und nach Wichram.

Die beiden gleichnamigen Persönlichkeiten können nicht dem geistlichen Stande angehört haben. Der erste Gozpert wird in No. 57 ausdrücklich als Graf bezeichnet. Es liegt auch kein Grund vor zur Annahme, dass mit der Ausdrucksweise in No. 65 der Graf und ein von ihm verschiedener, gleichnamiger Abt gemeint sei. Wäre dies der Fall, so bliebe die Teilnahme des Grafen an der Rechtshandlung unverständlich. Als Gaugraf kann er in No. 65 nicht fungiert haben. Bei dem Tausche handelte es sich um Grundbesitz zu Basadingen, im Thurgau, dort war nach der Urkunde selbst damals Adilbert Graf; überdies konnte allerdings wohl der König ein Einspruchs- oder

Bestätigungsrecht bei Vertauschungen in Anspruch nehmen (vgl. Inama-Sternegg, Deutsche Wirtschaftsgesch. 1, 301 f.), nicht aber der Gaugraf. Auch Vogt des Klosters kann Graf Gozbert nicht wohl gewesen sein. Einmal schon, weil er nicht ausdrücklich als solcher bezeichnet wird, wie das doch sonst der Fall ist, wenn der Abt von Rheinau oder überhaupt ein Geistlicher von einem Vogt bei Rechtsgeschäften assistiert wird. So No. 184. 912. Oct., ein Tausch geschieht «cum Ruoperto abbate eiusque advocato Hilterado», in No. 65 selbst vollzieht Thieto presbyter den Tausch «cum manu advocati mei Aarolfi,» Wolvene vollzieht, No. 116. 871, eine Tradition «cum consensu advocati mei Wicharii». Dazu kommt, dass in jener Zeit Grafen noch nicht Kirchenvögte zu werden pflegten (vgl. das Verzeichnis der St. Galler Vögte von Meyer v. Knonau in St. Galler Mitt. H. 12, S. 140 ff.); ein Capitulare Ludwigs des Frommen (M. G. LL. Sect. 2 Capit. 1, 290, cap. miss. 819 c. 19, vgl. Waitz, D. Verf. gesch. 4², 470) verbot sogar ausdrücklich, dass der Unterbeamte des Grafen, der Centenar, die Stellung eines Vogts bekleide. Sonach bliebe nur übrig, in dem Grafen Gozpert, der in No. 57 und 65 über Grundbesitz des Klosters Rheinau Verfügung trifft, einen der Vorgänger oder Verwandten des Wolvene zu erblicken, durch deren Streit das Stift heruntergekommen war (No. 80).

Er wäre der Eigentümer von Rheinau (als eines Eigenklosters im Sinne von Stutz, Gesch. d. kirchl. Beneficialwesens), wie es Wolvene vor der Tradition an den König gewesen sein muss; aber auch diese Annahme ist wenig wahrscheinlich, wie ich gleich zeigen werde.

Der zweite Gozpert war jedenfalls Laie. Er vollzieht niemals Rechtshandlungen unter Beistand eines Vogtes, und dass hier kein Fehler der Überlieferung vorliegt, zeigt die im Original erhaltene Urkunde No. 157. In derselben wird auch sein Sohn genannt, Focher, zu dessen Gunsten er Verfügungen trifft. Bereits der Historiograph von Rheinau, Pater Moritz Hohenbaum van der Meer, hat diesen Gozpert mit einem gleichnamigen Grafen identifiziert (in Hist. dipl. mon. Rhenaug. bei Zapf, Monum. anecd. hist. Germ. ill. Augsburg 1785, S. 303), der vor Übernahme der Abtei mit Wolvene bezw. Rheinau Besitzungen in grösserem Umfange getauscht hat (No. 127. 875/6, 132. 877/8). Die Identification erscheint so gut wie sicher. Graf Gozpert hat vom Kloster zu Tausch empfangen unter anderem dessen Besitz in der Mark Laufen, zu Flurlingen und Mörlen (No. 127, 132), Abt Gozbert tradierte seinen derzeitigen Besitz an denselben Orten dem Kloster, No. 156. 892. Nun wird allerdings im Context der Urkunden No. 152, 155, 156, 157, der Abt Gozpert nicht Graf genannt; dafür ist jedoch in der Datierung von No. 152 und 155 angegeben, dass die Handlung geschehen sei «coram Gozperto comite». No. 152 ist zu Rheinau im Thurgau ausgestellt und betrifft eine Tradition im selben Gau, No. 155 ist ausgestellt zu Altenburg im Klettgau. Dass also Gozpert als Gaugraf der Rechtshandlung beigewohnt habe, ist um so weniger wahrscheinlich, als im Thurgau damals Adalbert (wohl der Zeuge in No. 157) die Grafschaft innehatte (vgl. Pupikofer, Gesch. d. Thurgaus, 1², 149 ff.). Die Anwesenheit des Grafen Gozpert bei der Handlung erklärt sich vielmehr aus seiner Eigenschaft als Vorsteher des Klosters. Abt und Graf sind identisch. — Auch in der Urkunde No. 57 geschieht die Handlung «coram Gozberto comite», und zwar im Klettgau, in der Grafschaft Adalberts.

Es kann sich nun fragen, ob wirklich zwei Grafen des gleichen Namens zu verschiedenen Zeiten Äbte oder Vorsteher des Klosters Rheinau gewesen sind. Die Amtszeit des ersten lässt sich, wie schon bemerkt, eigentlich schwer von derjenigen des Abts Antwart scheiden (No. 57. 844. Gozpert, No. 61. 844/50. Antwart, No. 65. 853. Gozpert). Nun ist die Datierung von No. 65 bereits durch die Herausgeber des Zürcher Urkundenbuchs in Frage gestellt worden. Das Papstjahr, als Zuthat des Cartulars, darf nicht in Betracht kommen. Die übrigen Merkmale «anno regis Hlodewici 11, mense Maio, 4 non., die Jovis», stimmen nicht recht zueinander (s. Z. U. B. S. 20, no. 4). Der 4. Mai fiel auch im Jahre 909 auf Donnerstag. Dazu würde das Regierungsjahr Ludwigs des Kindes so wenig passen, wie das Ludwigs des Deutschen zu 853. Immerhin empfiehlt es sich mehr, an 909 als an 853 zu denken, denn in No. 65 wird ein Adalbert als Graf des Thurgaus genannt, und das trifft für ersteres Jahr zu, nicht aber für letzteres (vgl. Pupikofer l. c.). Noch weniger sichere Anhaltspunkte bietet die Datierung von No. 57, wenn man von den nachträglich zugefügten Papstjahren abstrahiert. Das Jahr 2 König Ludwigs lässt sich ebenso gut auf den jüngeren König dieses Namens, als auf den älteren beziehen. Ich glaube daher, dass die überwiegende Wahrscheinlichkeit für Identification der beiden Gozperts spricht; aber wie dem auch sei, die Thatsache ist unbestreitbar, dass Rheinau selbst nach seiner Neubegründung einmal einem Laienabt unterworfen gewesen ist.

An sich liegt in diesem Geschehnis nichts besonders auffälliges. Das gleiche Schicksal wiederfuhr am Ausgang der Karolingerzeit noch vielen anderen Klöstern (vgl. Hauck, Kirchengeschichte Deutschlands Bd. 2 (Leipzig 1890) S. 548 no. 7). Kloster Rheinau mit Zubehör war durch die Tradition Wolvene's in das Eigentum des Königs übergegangen (No. 80. 84), die Transaction mit Karl III. (No. 127. 132) kann daran nichts geändert haben. Nun war allerdings den Mönchen das Recht der Abtswahl gewährleistet worden für die Zeit nach dem Ableben des Wolvene. An solche Privilegien haben sich jedoch die Könige nur gekehrt, wenn es ihnen gut dünkte; (vgl. z. B. die Einsetzung des Abts Grimald von St. Gallen durch Ludwig d. D. Ratpert, cas. s. G. cap. 18 ff., s. Waitz, D. Verf. Gesch. 7, 207 ff.). Merkwürdig ist nur, dass das Auftreten des Laienabts Graf Gozpert, No. 152. 888. 17. Juni, zeitlich fast zusammenfällt mit dem Regierungsantritt König Arnulfs. Karl III. scheint das Wahlrecht der Mönche geachtet zu haben. Wichram, der wohl der unmittelbare Nachfolger des Wolvene war, ist schwerlich ein Laie gewesen. Am Anfang der Regierung Arnulfs ist jedoch auch ein Laienabt im Nonnenkloster Zürich nachweisbar, ein Graf Eberhart (Z. U. B. No. 153. 889. 27. Juni), vermutlich vom Aargau (vgl. F. v. Wyss, Abh. z. Gesch. d. schweiz. öff. Rechts, Zürich 1892, S. 361 ff.) Das Zusammentreffen kann nicht ganz zufällig sein. Um die Grossen Alamanniens zum Abfall von Karl III. zu gewinnen oder sie dafür zu belohnen, musste Arnulf wohl reichliche Vergabungen ihnen zu Teil werden lassen. Diesem Umstande werden Rheinau und das Fraumünsterstift Zürich ihre Laienäbte zuzuschreiben haben.

Ein Graf Gozpert ist in der Ungarnschlacht am 12. Juni 910 gefallen (vgl. Dümmler, Jahrb. d. Ostfränk. Reichs 3^2, 558). Der Laienabt von Rheinau hat also vielleicht ein Ende im Kampfe gefunden. Sein Nachfolger, Abt Ruopert (No. 184), war jedenfalls wieder ein Geistlicher.

Zürich. *G. Caro.*

61. Friedensvertrag zwischen den Grafen von Werdenberg und den Thälern Bergell, Engadin und Oberhalbstein, wegen Vaz und Schams. Chur, 29. Oktober 1427.

Nachstehend abgedruckter Friedensvertrag, der weder in den Regesten der Archive der schweiz. Eidgenossenschaft, (unter Disentis oder Pfävers) noch bei unsern Chronisten erwähnt wird, bildet eine Etappe im Befreiungsprozesse dieser ehemals Werdenbergischen Gebiete.

Es kann nicht an dem sein, an diesem Orte auf die Einzelheiten dieser Vorgänge einzutreten; dies sollte einmal unter zu Grundelegung des gesamten hieher gehörenden Urkundenmaterials geschehen.

Zum Verständnis dieses unten zur Veröffentlichung kommenden Dokumentes sei darauf hingewiesen, dass der Anfang dieses Befreiungsprozesses bis 1383 zurückreicht, in welchem Jahre Graf Johann I. von Werdenberg seinem Schwager Ulrich Brun von Räzüns von seinen Vazischen Besitzungen, welche durch die 1337/38 erfolgte Heirat Rudolf IV. v. Werdenberg mit Ursula v. Vaz an die Familie gekommen waren, seine Rechte in Vals, auf dem linksufrigen Domleschg und in Safien verkaufte.[1])

Wohl als Antwort auf diese Veräusserung verbündeten sich am 26. Oktober 1396 die obern Gotteshausleute mit den churwälschen Unterthanen des Grafen Johann v. Werdenberg.[2])

War dies Bündnis noch mit Gunst, Wissen und Willen der Oberherrn abgeschlossen worden, so richtete sich dagegen der Bundesbrief, welchen die Gotteshausleute im Domleschg mit den dort angesessenen Herrschaftsleuten von Räzüns am 29. September 1423 abschlossen, direkt gegen die Grafen v. Werdenberg.[3])

Bauend auf die durch das Bündnis von 1396 gewonnenen Bundesgenossen und im Hinblick auf die Thatsache, dass sich Bistum und Räzüns nach ihrer Aussöhnung gegen das Haus Werdenberg kehrten, wagten es seit 1427 Schams und Vaz[4]) sich gegen ihre Oberherren aufzulehnen, sodass es sogar zum Krieg kam.

Die direkten Ursachen dieser «stöss» ergeben sich aus dem Friedensvertrag. Es herrschten Anstände wegen Entrichtung der Zehnten und anderer Zinsleistungen, Bezahlung verschiedener Steuern, Gefälle, Frohndienste.

Neben diesen Angaben bietet die Urkunde noch andere bemerkenswerte Gesichtspunkte. Als vertragschliessende Part stehen den Grafen von Werdenberg gegenüber: die Thäler Bergell, Engadin, Oberhalbstein «von wegen der von Vatz und Schams.»

Diese hier genannten Thäler treten 1367 zum ersten Male handelnd auf, als sie wegen Landesabwesenheit des Bischofs mit dem Domkapitel Massregeln zur Sicherung des Bistums treffen.[5])

---

[1]) Rät. Urk. pag. 176.

[2]) Tschudi, Chronik I. 593.

[3]) Jecklin C., Urk. z. Verfassungsgesch. pag. 16.

[4]) Ueber die Stellung von Schams und Obervaz zum Bistum und zu den Grafen v. Werdenberg vgl. Muoth, J. C., Zwei sog. Aemterbücher des Bistums Chur aus dem Anfang des XV. Jahrh. (Jahresber. der hist. antiqu. Ges. Graub. 1897.)

[5]) Mohr, Cod. dipl. III. 202.

«1367 ist das Keimjahr unserer modernen Staatsform.»[1])

Von nun an war es selbstverständlich, dass diese Thäler des Gotteshauses bei Staatsverträgen mitwirkten — der Gotteshausbund war gegründet und als solcher anerkannt.

1392 beispielsweise schliessen Bischof und Stadt Chur, die Thäler Bergell, Oberhalbstein, Engadin und Domleschg mit dem Hause Oestreich ein ewiges Bündnis ab.[2])

So kommt es denn auch, dass gerade diese Thäler beim Frieden von 1427 vertragschliessend auftreten. Der Gotteshausbund galt in den Augen der Grafen v. Werdenberg als ein zu Recht bestehendes Staatswesen. Zwar wird dies in der Urkunde selbst nicht gesagt, allein die stereotyp gewordene Aufzählung der Thäler beweist es zur Genüge.

Mit diesem Vertrag war der endgültige Friede noch nicht hergestellt; 1450 mussten die tapferen Schamser mit der Waffe in der Hand für ihre Freiheit kämpfen und die feindlichen Angriffe eines Hans v. Rechberg und dessen Spiessgesellen abschlagen.

Wir Peter von Pultingen, von Gotz gnauden abt des gotzhus ze Tisentis, wir Wernher von Raitnow, von Gotz gnauden abt des gotzhus ze Pfåfers, ich Hainrich von Rutzûns, fry, Dietegen von Marmelz, ritter, Hertwegen von Rúdberg, vogt ze Bludentz, Rûdolff Nusbom, schuldhais ze Walastat, Claus von Lôtsch, amman in Walgôw, Duf Schûler, vogt ze Fúrstnow, Burkart von Mont, amman Anshelm von Tisentis, amann von Ledir, Raget Maiss tûnd menklichem ze wisind mit urkûnd diss briefz, von der stöss, krieg und mithellung wegen, so ufgestanden sind zwischend den edeln wolbornen herren grauf Rûdolff von Werdenberg Sangans, thompropst ze Chur, grauf Rûdolf von Werdenberg Sangans sinem vettern ains tailz und denn disnachbenåmpten telern: Brigel, Engendin, und Oberthalbstain von wegen der von Vatz und von Schams und allen den, die zû in gehaft und gewant sind. Die selben ir stôs ûns obgeseiten gatrúwlich laid sind und alz ietz ain frid zwischen in usgangen wâr, dau habind wir mit baider tailn willen und wolgunen aber fûr bas ain frid zwischend in gesetzt und beredt ain ståten ungevarlichen frid von ietz Sant Martis tag ûber ain gantz iar uf Sant Martis tag und den tag allen mit sôlichen gedingen, stuken und artikeln, so hie an dissem brief begriffen sind.

1) Des ersten ist beredt, dz die obgeseiten von Vatz und von Schams den egenanten herren von Sangans sond geben ietz uf Sant Martis tag schirost kônftig den gantzen zins, es sy korn, kâs zechenden oder anders, so ab den gûtern und hôffen zins gaut.

2) Och ist beredt, dz die obgenanten herren von Werdenberg Sangans die obgenanten von Vatz und von Schams disen obgeseiten frid us nit fûrbas staigen noch trângen, weder mit stûren noch vâllen, mit fûr, noch mit enk andren sachen.

3) Och ist beredt, dz diser frid noch tâdung nach usgang dis fridz entwedrem tail an sinen rechten enkain schaden bringen.

4) Och ist beredt, dz ietwedra tail diener und helffer und zû gehôrden den obgeseiten frid us vor ain ander, sonder sicher sin libz und gûtz, ze wandlind und ze werbind, nach ir notdurft.

---

[1]) Juvalt, W. v., Forschungen, pag. 234.

[2]) Mohr, Cod. dipl. IV, pag. 210.

5) Och ist bered, dz iederman diesen frid us wider zů sinen gůttern mag tretten und die niessen, alz vor diesem krieg, on all gevård.

Wir vorgenanten herren grauf Růdolff von Werdenberg Sangans, thompropst ze Chur, grauf Růdolf von Werdenberg Sangans, der júnger, vergechind mit urkúnd dis briefz, dz diser frid, tåding mit ůnserm willen und wißen gemacht ist und lobend für ůns, ůnser diener und helffer, den frid trůlich ze haltind und dau wider nit ze tůnd. Und darumb ze ainer meren sicherhait und zůgnust trukind wir vorgenanten grauf Rudolff von Werdenberg Sangans, thompropst ze Chur, für ůns und ůnsern vorgenanten vettern unser aigen insigel in diesen brief. Wir obgenanten teler: Brigel, Engendin und Oberthalbstains, Vatz und Schams vergechen offenlich in diesem brief, dz diser frid, tåding und geding mit ůnser gůtten willen und wisen zů gangen ist. Und darumb lobind wir fúr úns all, únser diener und helffer und zů gehörden, den frid trúlich ze haltind und dauwider nit ze tůnd. Und darumb ze merer sicherheit und zůgnůst, so hond wir obgenanten teler gar flisenklich erbetten den fromen vesten ritter herr Dietegen von Marmelz, dz er sin aigen insigel offenlich getrukt haut in disen brief, von bresten der andren ůnseren insigel, darunder wir obgenanten teler und gemainda ůns vestenklich verbindend, war und ståt ze haltind ally obgeschribnen stuk und artikel. Wir Dietegen von Marmelz, ritter, des vergichtig sind; doch ůns on schaden. Wir die obgenanten undertådinger: abt Peter von Tisentis, Hainrich von Rutzůns, fry, Claus von Lötsch, trukind och ůnser ieclicher sin insigel in disen brief ze ainer zugnůst, dz wir die obgeseiten all dissen frid und tåding gemacht und beredt habind, in aller der maus, alz obgeschriben stat, ze Chur in der stat an der nåsten Mitwochen vor Omnium sanctorum anno domini m°cccc°xxvıj.

Original, Papier, Schlossarchiv Ortenstein.

Gleichzeitige Dorsalnotiz: «Dis der lest frid brief als er hůr gemachat word ze Sant Martis tag xxvıj°iar.»

Auf der Vorderseite deutliche Spuren der fünf aufgedruckt gewesenen Siegel.

Fritz Jecklin.

---

62. Der luzernerische Dichter Franz Rätz.

Zu den in seinem Heimatlande längst vergessenen Dichtern gehört Magister Franz Rätz, S. Theologiæ Baccalaureus, in Wien. Was wir über die Poesien dieses Mannes mitteilen können, stammt aus seinem aus Wien an Schultheiss und Rat von Luzern gerichteten Schreiben vom 25. Oktober 1634.

Nicht an überflüssiger Bescheidenheit leidend, verglich Rätz seinen Studiengang mit demjenigen eines Plato, Pythagoras und anderer Gelehrter der Vorzeit, «welche nit bei einer Statt und Schuel geblieben, sondern in Aegypten und mancherlei länder gezogen, selbige durchreist, underschidliche philosophos und kunstreiche Männer anzuhören, damit sie die Wissenschaft und der Aegyptier verborgene Symbola desto besser möchten ergreifen und immerdar etwas nüwes lernen». Um Beweise der Wissenschaft zu geben, habe er zugleich zur Ehre der Obrigkeit und des Vaterlandes an der kaiser-

lichen Universität in Wien, vielleicht als der erste Luzerner, sich entschlossen, «eine offentliche Prob und Maisterstuck zu thun», und «mit Hilf göttlicher Gnad . . . die laurea und Ehrenkranz» anzunehmen. Nicht ohne grosse Mühe und viele Umkosten sei er S. Theologiæ Baccalaureus geworden, nachdem er den 30. August 1630 die ganze Philosophiæ repetiert und publice defendiert. Bald hernach sei er Magister der sieben Freien und Natürlichen Künste «oder Doctor» mit herrlichen Ceremonien kreiert worden.

Damit die Eidgenossenschaft bei der Hochzeit des Kaisers unter den verschiedenen Nationen nicht zuletzt erscheine, habe er in der letzten Fastnacht «ein Epithalamium dem durchleüchtigesten, grossmechtigesten Fürsten und Herrn Ferdinando dem III. zue Ungarn und Behömb König, wie auch siner Frauw gemälin der königin und Infantin zue Hispanien» dediziert und übergeben.

Im letzten Frühling habe er auf Anregung des Statthalters und Pannerherrn Heinserlin von Luzern, um die Treue und Anhänglichkeit der Schweizer gegen den Kaiser und das Haus Oesterreich zu bezeigen, die Feder gespitzt und «die Magdeburgische Victori» durch etliche Epigrammata beschrieben, «und in Form eines Büechlins uf das köstlicheste gebunden und verguldt ihr Römisch kaiserliche Maiestet, wie auch dem könig zu Ungarn und Böhmen neben seinem Herren bruedern dem Ertzherzog Leopoldo Guilielmo mit underthenigster affection præsentiert und eingeschrieben. Anderen aber, Cammerherren und haimlichen Räthen in etwas ringerer Form. Ihr Maiestet, der Romische Kaiser, haben es mit lachendem Mundt aufgenommen, werden auch, will sie oder der könig, leben, solches eingedenck sein, wie dann ihr königliche Maiestet alles zum fleissigsten lassen ufheben».

Dem Rate von Luzern dedizierte Rätz seine «theologicas assertiones» als Zeichen des Dankes für die ihm erwiesenen Wohlthaten. — Diese bestanden offenbar darin, dass Schultheiss und Rat Franz Rätz, Bürger von Luzern, Sohn des 1620 verstorbenen Metzgers und Grossrates Johann Rätz, 1627 zum Chorherr-Wartner von Bero-Münster ernannt hatten, als er noch den Freiplatz am Collegium in Mailand innehatte. 1628 hatte ihm der Rat das Patrimonium erteilt. In Beantwortung des von Rätz eingesendeten Schreibens äusserte der Rat von Luzern den Wunsch betreffend Mitteilung von wichtigen Ereignissen, da die Ratsherren für Fragen der Politik ohne Zweifel mehr Interesse besassen wie für theologische Studien. Nur im August 1632 scheint Rätz in der Lage gewesen zu sein, von Wien aus dem Rate solche Nachrichten mitteilen zu können.

Nach dem Absterben des Chorherrn Zimmermann erhielt Rätz das Kanonikat. Für den noch in Oesterreich — als Hauskaplan des Bischofs von Wiener-Neustadt — lebenden Rätz gelobte Anton Schillinger, Pfarrer in Buchenrain, dem Stifte treue Haltung der Statuten. Rätz, der erst 1641 nach Münster übersiedelte, ist 1645, anfangs April gestorben als der letzte Spross eines 1505 in Luzern eingebürgerten Geschlechtes, das mit der luzernerischen Patrizierfamilie Holdermeyer verwandt war.

Auch in Oesterreich ist die Erinnerung an den Schweizer-Sänger Rätz erloschen, wie die Annalen Khevenhillers, Hürters Geschichte K. Ferdinands und Wurzbachs Lexikon des österreichischen Kaiserstaates zeigen, begreiflich auch in Deutschland, wie das Stillschweigen Gödickes beweist. *Th. v. Liebenau.*

63. Das Jahrzeitenbuch von Frienisberg.

Der Wert der Jahrzeitenbücher für die historische Forschung ist bekannt. Personen, die sonst nicht erwähnt werden, treten uns entgegen, Verwandschaftsverhältnisse, die unbekannt sind, werden erläutert.

Es ist daher sehr zu beklagen, dass nicht mehr solcher Anniversarien erhalten sind. Wir haben im bernischen Gebiet bloss noch jene der Vincenzenkirche in Bern, des Niedern Spitals in Bern, der Kirchen von Jegistorf, Biel, Sigriswyl, Oberbüren, Oberbalm, Worb, Interlaken (Frauenkloster), Scherzligen, Fraubrunnen, Fragmente jenes von Thun, und zu ganz kleinem Teile jenes von Erlenbach, sowie Auszüge jener von Münsingen, Frauenkappeln und Frienisberg (Aurora). Da dieses letztere nicht bekannt ist, mag es nach dem Auszuge folgen, den der Schultheiss Niklaus Friedrich von Mülinen im Anfang des Jahrhunderts von dem seither verlorenen Originale gemacht hat.

Dieses scheint der Schrift nach alt gewesen zu sein, und jedenfalls weit in das 14., wenn nicht in das 13. Jahrhundert zurückgereicht zu haben.

Vergleicht man seinen Inhalt, soweit er erhalten ist, mit Jahrzeitbüchern anderer alter Klöster, so fällt auf, wie gering der geographische Bezirk ist, dem die Vergaber angehören. Fast alle stammen aus dem bernischen Mittelland und Seeland. Vielleicht darf man daraus einen Schluss auf die Bedeutung des Klosters ziehen.

Im Liber marcarum der Diöcese Constanz von 1353 ist Frienisberg mit 106 Mark verzeichnet, Trub mit 50, Fraubrunnen mit 48, St. Urban mit 200. Als 1506 Julius II. dem Cistercienserorden seine Privilegien bestätigte, verteilte der Orden die Kosten dieser Bestätigung unter seine Klöster; es fielen auf Wettingen 15, St. Urban 12, Frienisberg 10, Kappel 8, Fraubrunnen 7 Gulden.

Schon im 14. Jahrhundert verlor das Kloster Frienisberg seine früher angesehene Stellung und musste einen grossen Teil seiner Rechte verkaufen. Auch die Aufführung der Mönche liess zu wünschen übrig, so dass Bern sich (1481) beim Abte von Cisters ernstlich beklagen musste. Ueber ihre Urkundenfälschungen s. Anzeiger f. schweiz. Gesch. und Altertumskunde 1860, S. 73.

1528 wurde den wenigen klösterlichen Insassen, deren Namen nicht alle bernisch klingen, ihr zugebrachtes Gut zugestellt. Sie bezeugten an der Glaubensänderung wenig Freude. Am 29. Mai dieses Jahres erschienen der Abt und einige Brüder vor dem Rate. Er «begert im Orden ze belyben, mit vyl spitzworten, mit langer hochmüthiger red.» Der neue Rat wagte nicht entschieden aufzutreten: «Der apt soll regieren wie vor und M. H. Rechnung geben (10. Juni)». Erst am 8. Juli kam die Abfertigung zu Stande. Der Abt zog sich nach dem Kloster Altenryf zurück, wo er am 24. Januar 1539 starb. Er erhielt in der Person des Ludwig Hug noch einen Nachfolger, dessen Würde aber stets eine nominelle blieb.

Frienisberg hatte die Visitation des nahen Frauenklosters Tedligen.

Zum Schluss möge die Reihenfolge der Aebte von Frienisberg und der Meisterinnen von Tedligen folgen (nach der Helvetia Sacra und Fontes R. B.)

Auszug aus dem alten Jahrzeitbuch von Frienisberg.

Rud. von Fryburg gen. von Arberg.
Cuno miles de Buchegg.
Jacobus et H. fratres de Ride dicti de Swandon. 1499 obiit Leonhard curatus de Madiswyl.
Fr. Petrus Heldwert abbas in Aurora.
Dominus Wilhelmus comes Dominus de Arberg.
Dominus Richardus miles de Curtalrin Judenta uxor. Petrus miles filius et Juliana uxor, qui tam magni fuerunt benefactores huius domus quod sine eorundem subsidio conventus ad tres annos sustentatus (wol: sustentari) pro eo tempore nullomodo potuisset.
Johannes de Torberg, decanus Constantiencis, rector ecclesie de Koppingen.
Dominus Rud. de Balmo et uxor Judenta.
Johannes de Bimpliz et uxor, et Chonradus filius et Mechtildis filia.
1484. Immer Harnischer unser caplan zu Affoltern.
Burchardus domicellus de Erlach.
Petrus domicellus de Erlach.
Nobilis Rud. de Erlach, filius predicti Petri 1476.
Peter Gruber, Mechtild uxor. Conrad et Hemma, Peters Eltern. C. et Gisela Mechtilds Eltern.
Simon de Arberg et uxor eius.
Conrad Bökli, Anna uxor, Joh. Bokli.
Rud. v. Erlibach, Elis. uxor.
Ulrich von Lobsingen. Rud. et Berta sein Ehefrau von Diesbach.
Ulrich von Falkenstein, Abt zu Erlach.
Heinrich von Bern, Heinrich von Arberg gen. Streler unsere Brüder.
1501 Bruder Michel Bentheli sacerdos und Beichtvatter der Klosterfrauen in Tedlingen.
Schwester Berta von Arberg, Meisterin in Tedlingen.
Henricus Dives de Solodoro et Fridericus filius.
Ita uxor Domini H. de Schuffon.
1518. Peter Achshalm, Mönch zu Frienisberg.
1443. Peter Herting, Mönch zu Frienisberg.
Anna magistra in Tedlingen.
Dominus Walther Kerro miles.
Domina Berta de Kienberg filia Johannis de Oltingen.
Domina Hugeta uxor domini Johannis de Oltingen.
Cono de Grassburg.
Domina Gertrudis de Oltingen.
Ulricus Gruber et Hemma uxor.
Soror Agnes Grahar in Tedlingen.
Ulricus de Signowa et uxor Judenta de Berno
Lampertus de Bùron et uxor sua.
Heinricus de Ergöw et mater Lutgardis.
Johann Rudolf von Erlach, Vogt zu Nidau und Rudolf, Schultheiss zu Bern, sein Bruder.
Anna Domina de Bremgarten.
Chunrad von Lobsingen und Adelheid uxor.
Ita Vischerin dicta de Murten, vergabt von Gütern zu Winterswyl.
Johannes und Ulrich Sneweli.
Adelheid Gruber.
Mechtildis mater abbatis Ulrici.
Ulricus miles de Bremgarten.
Lampertus de Büren.
Adelheid mater fratris Melchior Kolers.
Rudolfus funifex monachus.
Ita uxor Heinrici de Lindnach.
Henricus de Sedorf ille excellens amicus et beneficus.
Henricus et Mechtildis de Sedorf.
Dominus Chuno de Lobsingen ecclesiasticus in Rapherswyl.
1478. ob. Niklaus Goldner subcellerarius huius domus.
Ita uxor Johannis Monetarii de Berno.
1479. ob. Benedictus Marti unser Prior.
Adelheid von Trachselwald, Jacob Strelers Tochter.
Adelheid von Münster und Niklaus von Arch ihr Mann.
Peter abt dieses gotshus ob. 1426.
Mechtild, Meisterin von Tedlingen.
Her Conrad von Mutzwyl Catharina uxor et Catharina filia.
Guta de Lobsingen.
Frater Cono de Oltingen conversus.

1478. ob. Johannes Bentheli pater fratris Michaelis Benthelii stiftet Jahrzeit für sich und seine Frau, seine Vordern, Christian seinen Sohn und Adelheid seine Tochter.
Otto de Grassburg.
Petrus de Buchse nobilis.
Berta de Selsacho.
Berta et Anna matertera eius de Mönchilchen.
Rod. de Balmo et uxor Mechtildis.
Judenta uxor Petri de Diespach.
Heinricus dictus Haller domicellus.
Heinricus domicellus de Oltingen.
B. miles de Bremgarten et uxor Mechtildis domina
Gisela de Jegistorf.
Anna uxor Cunonis de Riede.
Johannes et Dietricus filius de Liebenwyl.
Heinricus Wittenbach.
Rod. comes de Raprechswile.
Johannes de Wattenwyl.
Ulricus de Matstetten monachus.
Ulricus de Wattenwyl.
Dominus Ulricus de Wyssenburg.
Dominus Johannes et Dominus Ulricus de Schuffon milites.
Ob. Hemannus Domicellus de Buchsee 1448.
Albertus de Solodoro et Gisela uxor.
Otto miles de Balmo.
Domina Gutta de Biello uxor domicelli Richardi.
Burchardus miles de Münsingen.
Johannes de Buchholz. Rud. Scultetus de Tuno filius ejus et uxor ejus Antonia. Johannes de Oltingen domicellus.
Adelheid filia Hugonis sculteti de Arberg.
Burchardus pater, Ita mater Mechtildis de Sedorf.
Dominus Nicolaus de Sechkingen abbas in Aurora.
Johann und Burkard von Erlach Junker stiften eine Jahrzeit für Junker Ulrich von Erlach ihren Vater und Anna von Oltingen ihre Mutter sel.
Jacob und Johann von Traxelwald.
Herr Johans von Traxelwald leutpriester zu Sedorf confrater noster.
Dominus Johannes de Arberg unser abt.
Hartmann von Lobsingen Junker dedit equum et arma.
Christina filia Wernheri domicelli de Munsingen.
Elis. uxor Domini de Kalnach.
Werner von Eriswyl unser mitbruder und sacerdos.
Johann von Buchsi edelknecht stiftet Jahrzeit für Herrn Johans, Ritter, seinen Vater, Jonata seine Mutter und Margret von Matstetten seine Frau sel.
Ulrich von Lobsingen prior und hernach abt.
Peter von Münsigen gew. abt.
Peter von Belp zu Frankfurt und Johann und Rudolf seine Brüder unsere Mitbrüder
Bruder Johann von Belp genannt Jost unser Bruder.
Anna von Gysenstein, Mathias und Otto ihre Ehemannen und Ita Hofmannin.
H. genannt Wlpi Mönch zu Lüzel und unser abt.
Johanna uxor domini Chunonis de Nidowa.
Johannes de Werd et Catharina uxor unser grossen Gutthäter.
Chuno de Jegistorf, Ulrich sein Vater und seine Mutter.
Herr Rud. von Oltingen, Ritter, Guta uxor et Otto filius.
Ulricus de Curtalrin dictus Haller.
Rud. et uxor eius Judenta de Lindnacho.
Dominus Ulricus de Tuno quondam abbas noster.
Ulrich von Lubistorf.
Hemma von Gesingen, magistra in Tedlingen.
W. miles de Affoltre et uxor eius Johanna.
Domina Richenza de Schuffon uxor domini Rudolfi.
Wilhelm von Solothurn, Adelheid uxor, Philip Ulrich und Johans ihre Söhne Mechtild ihre Tochter.
Heinrich vom Balm.
Hedwig von Grassburg.
Immo von Mökilch Ita uxor.
Gisela uxor domini Bertholdi de Schuffon.
Petrus de Besingen domicellus.

Ob. frater Rudolfus de Buren 1451 monachus.
Bruder Berchtold Gräfli monachus.
Peter von Wallis curatus in Belpa.
a° 1322 ob. dominus Hartmannus comes de Kyburg.
Ob. domina Margaretha de Schwarzenburg ux Petri domicelli de Buchse.
Waltherus miles de Sumolzwald, Rudolfus et Ulricus fratres eius et uxores eorum.
Peter von Schüppach.
Heinrich v. Schüpfen Mönch unsers hus.
Ellina de Diemtigen magistra in Detlingen.
Dominus Bertholdus de Schupfen sacerdos.
Burchard gen. Krumm, Peter sein Sohn und Adelheid dessen Frau vergaben.
Domina Anthonia de Sabaudia ancilla illustris domine ducisse Austrie.
Dominus Cono abbas in Aurora.
Dominus Ulricus sacerdos rector ecclesie de Sedorf excellens benificus noster.
Berta de Incwyl soror in Tedlingen.
Ita domina de Berwyle.
Petrus de Kilchperg.
Rudolfus et Ita parentes rectoris de Mökilchen.
Werner de Krauchtal frater noster.
Domina Adelheidis de Buswyl.
Domina Jacata relicta quondam domini Ulrici de Lobsingen.
Chunradus Wul et Conradus filius.
Herr Johans von Traxelwald und all seiner Nachkommenschaft.
Bruno miles de Solodoro.
1484. Ob. Johans Frenkli et Margret uxor sua.
Udelhardus comes de Thierstein fundator noster.
Heinricus miles de Oltingen.
Peter von Gysenstein.
Conrad von Sedorf et Berta uxor.
Peter von Sedorf. Minna uxor, Ulrich filius.
Elisabeth von Scharnachthal Klosterfrau in Tedlingen.
Wilhelm von Oltingen junker.
Catharina von Muleren Berchtold ihr Mann.
Herr H. v. Blumenstein Pfarrer zu Rapperswyl.

Reihenfolge der Äbte von Frienisberg.

Hesso 1146—1161.
L(udwig?) 1182.
Rudolf 1208.
Hartmann 1224—1231.
Conrad 1236. 1241.
Heinrich I. 1247 (1249)—1251.
Ulrich von Froburg 1255—1269.
Cuno von Lobsingen 1270 Sept.
Bertold 1271 Feb.
(Ulrich 1275?)
Rudolf von Hauenstein 1275 Dec.
Ulrich von Thun 1282—1285.
Jakob 1286.
Heinrich II. 1287—1289.
Julian.
Cuno 1290—1304.
Johannes I. 1305—1307 Feb.
Conrad 1307 Ap.—1316.
Ulrich von Lobsingen 1317—1330.
Jonann II. von Arberg 1331—1336.
Heinrich III. 1340—1344.
Cristian 1345.
Ulrich 1349 April.
Johann III. 1349 Juni.
? Franz 1354.
Peter I. 1357.
Jordan 1360—1362.
Heinrich 1367.
Johann IV. Strubo 1370.
Rudolf von Wattwiler 1374—1379.
Otto v. Münsingen 1379—1389.
Humpis (Huntpeis) 1399—1407.
Peter II. v. Münsingen 1408—1426.
Rudolf Böckli 1438—1442.
Vincenz 1447—1451.
Ludwig von Mörsburg 1451—1481.
Peter Heldwerth 1484—1512.
Urs Hirsinger 1513—1528.

Das Jahrzeitenbuch von Fraubrunnen nennt noch zum 4. Feb.: Conrad von Lützel und zum 5. Sept.: Hans, Beichtvater zu Fraubrunnen (Reg. 600 u. 813).

Dazu werden aus dem Jahrzeitenbuch bekannt:

Niklaus v. Sechkingen.
H. Wlpi.

Meisterinnen des Klosters Tedligen.

Ita 1282.
Elisabetha von Scharnachtal 1343.
Clara von Buchse 1353.
Margaretha vom Stein 1358.
Clementa Semy 1394.
Elsa von Engelberg 1409—1419.
Anna Büetinger 1424.
Agnes 1437.
Margareth Lisser 1454.
Anna Allwand 1484—1496.
Clara von Büren 1503.

Dazu kommen laut dem Jahrzeitenbuch von Frienisberg:

Bertha von Arberg.
Anna.
Mechtild.
Hemma von Gesingen (Besingen?).
Ellina von Diemtingen.

W. F. v. Mülinen.

Miscellen.

Beitrag zur Geschichte des Stadtrechtes von Bülach.

Durch Kauf waren im Jahre 1376 Vogtei und Dorf Bülach aus der Hand des Freiherrn Johannes von Tengen an den Markgrafen Otto von Hachberg übergegangen,[1]) der sie indessen schon 1384 um die Summe von 2000 Gulden an Herzog Leopold III. von Oesterreich veräusserte.[2]) Um dem Platze zu Aufschwung zu verhelfen, bewidmete dieser Fürst kurz hernach denselben mit dem Stadtrecht von Winterthur.[3]) An der Spitze der «Burger» stehen fortan Schultheiss und Rat, und das Städtchen führt ein eigenes Siegel («der stat gemein ingesigel»)[4]). Desgleichen ward Bülach von jedem fremden Gericht, auch dem Landgericht im Thurgau, befreit: «es were denn, dz jeman rechtlos in dem gericht ze Büllach gelassen wurde.»

Dies ihr Privileg liess sich unterm 12. Oktober 1394 die Bürgerschaft von dem damaligen österreichischen Landrichter im Thurgau, dem Freiherrn Albrecht von Bussnang, durch nachstehende Urkunde ausdrücklich bestätigen:

«Ich, Albrecht von Bussnang, fryer, lantrichter in Thurgew, vergich und thun kunt offenlich mit diesem ‖ brief, dz ich an der hochgebornen fürsten statt, der hertzogen

---

[1]) Urk. dat. 1376. Juli 3. Zürich (St. A. Z.: St. u. L. Nr. 2927). Der Kaufpreis belief sich auf 800 Mark Silbers «Friburger brandes und gewêges.»

[2]) Urk. dat. 1384. September 19. Brugg. (St. A. Z.: St. u. L. Nr. 2928.)

[3]) Urk. dat. 1384. November 14. Baden. Das früher im Gemeindearchiv Bülach befindliche Original ist laut gef. Mitteilung des derzeitigen Gemeindepräsidiums, Herrn Ed. Zander, spurlos verschwunden. Abgedruckt ist das Dokument nach einer von J. Utzinger seinerzeit angefertigten Kopie im «Anzeiger f. schweiz. Gesch. u. Altertumskunde». 1858 Nr. 3, S. 34.

[4]) Vgl. Die Urkunde vom 23. Oktober 1385 («ze Büllach in der stat an dem nächsten mäntag nach sant Gallen tag») St. A. Z.: St. u. L. Nr. 2929.

von Österich, miner gnädigen herren, uf || dem lantag zer Löben[1]) an dem nechsten montag vor sant Gallen tag offenlich ze gericht sazz, und || kam für mich der erbern und wisen luten, des schultheissen, des rates und der burger gemeinlich ze Büllach und der, die zu inen gehörent, gewisse botschaft und zoigte da vor mir die friheit und gnade, so die selben von Büllach hetten von dem hochgebornen fürsten hertzog Lüpolten von Österich seligen, minem gnädigen herren, di[e] ouch wiste und seite, dz er si mit sinen fürstlichen gnaden gefriget hette alz alle sin burger der statt gemeinlich ze Winterthur, die ouch solich friheit hand, dz man deheinen der iren uf kein lantgericht laden, heischen, vordern noch fürtriben sol usswendig ir gericht, es w[ere] denn, dz jeman rechtlos in dem gericht ze Büllach gelassen wurde; da zu so mugent sy ouch ächter wol husen und hofen und all gemeinschaft mit inen haben untz an dz recht. Die selben friheit der durlüchtig fürst küng Wentzlauw, römscher kund[a]), dem obgen. minem herren von Österich seligen, allen sinen erben, iren stetten, landen und lüten und allen iren landsassen bestädgot und geben hat; die selb ir friheit ouch vor mir [vo]rzöigt und geläsen ward, alz die brief wol wisent, die dar über geben sind. Und also bat mich der obgen. von Büllach botschaft fragen, waz recht were; da fragt ich urteil umb; da ward nach miner frag mit gesamnoter urteil uf den eid erteilt, dz die obgen. von Büllach, all ir burger und die zu in gehörent, der obgen. ir friheit und gnad billich geniessen und da by beliben sond so ferre, dz man sy alle noch ir deheinen besunder uf kein lantgericht noch ander gericht laden, uftriben noch ächten söll in dehein wise nach der obgen. ir friheit lutung und sag, wie urkünd ditz briefs, der geben ist uf dem vorgen. lantag mit des lantgerichtz in Thurgew anhangendem insigel versigelt nach Cristo gebürte drützehenhundert vier und nüntzig jaren.»

Original: Perg. 14/28 Cm. St. A. Z.: Urkunden-Sammlung der antiquarischen Gesellschaft Nr. 21. Siegel abgeschnitten. *R. H.*

Mittelalterliches Strafverfahren.

Im Jahre 1430 wurde ein gewisser Conrad Wieland von Herrenberg[2]) wegen Gotteslästerungen, die er sich zu Pfäffikon am Zürichsee hatte zu Schulden kommen lassen, inhaftiert und in Zürich vor Gericht gestellt. Namentlich ward ihm zur Last gelegt, dass er «under andern bösen swuren unser lieben Frowen das vallend übel gefluchet.»

Am Tage vor Mariä Himmelfahrt genannten Jahres (14. August) erfolgte der Strafvollzug. Zunächst wurde der Angeklagte «in das halsisen geschlagen und stůnd dar in, untz das die glogg eins geschlůg nach mittem tag», worauf er öffentlich Urfehde schwören musste: «die von Zürich und alle die, so zů inen gehören gantz und gar unbekümbert ze lassen, noch mit keinen gerichten umbzetribend, weder durch sich selbers noch anderlüt umb die vangnüss, und die ouch niemer me ze andend noch ze åfrend mit worten noch werken»; im fernern «vier mil wegs von der statt Zürich ewenklich» zu bleiben «und dero näher niemer me ze komend». Für den Fall, dass er sein Gelübde bricht, soll «er dann ein erloser, verteilter und verzalter man heissen . . . und söllte man ouch denn von im richten als von einem schädlichen, übeltätigen man, der in diser zit unnütz ist got und der welt; da vor sölt in nütz schirmen».

Nachdem dies geschehen, «do nam in der nachrichter bi dem stok, zoh im sin zungen für den mund, leit im die uf den stok und

---

[a]) sic!

[1]) Zur Lauben, Gerichtsstätte bei Erchingen, Pf. Frauenfeld. Vgl. Urk.-Buch d. St. u. Landschaft Zürich. Nr. 1324 Urk. dat. 1266. Juli 13.: «.. apud locum dictum zer Löben iuxta villam dictam Erchingen in placito seu colloquio generali ..» Erchingen, später Langen-Erchingen ist nach Leu, Lex. Teil XI, S. 356 das jetzige Langdorf.

[2]) Herrenberg in der jetzt aarg. Gemeinde Berg Dietikon.

schlüg im da durch einen dryg eggochten nagel, der hat ein houpt».[1])

Ob dieses mir sonst unbekannte Strafverfahren auch gegenüber Jekli Lantwing von Zug, der auch «ein gotzswerer gesin», angewendet worden, geht weder aus den Nachgängen noch dem Richtbuch hervor. Uebrigens ward dieser, weil er seinen seinerzeit getanen Schwur: niemals mehr «über daz wasser, die Ar» zu kommen, gebrochen und innerhalb der zürcherischen Gerichte ergriffen worden war, Samstag den 10. März 1431 zum Tode mittelst Ertränkens verurteilt.

Das diesbezügliche Urteil lautet:

«Es ist von dem selben Lantwingen gericht, dz man in sol dem nachrichter bevolchen; der sol in fürren uf dz hüttly, dz uf dem wasser stat;[2]) sol im da sin hend und füss ze samen binden; sol in über dz hüttly ab in dz wasser werfen und sol also in dem wasser ertrinken, sterben und verderben, und da mit dem gericht umb sin misstat gebüsst haben.»[3]) *R. H.*

Kaiser Maximilian I. mahnt Ueberlingen wegen der Haltung der drei eidgenössischen Orte Uri, Schwiz und Unterwalden in dem Streite zwischen Herzog Ulrich von Würtemberg und der Stadt Rottweil zum Aufsehen.

1510. Mai 8. Augsburg.

«Maximilian, von gots gnaden römischer kayser, etc.»

«Lieben getreuen! Uns gelangt an, wie die dreü länder in Aidgnossen, nemlich Ure‖, Sweitz und Underwalden, sich etwas empören und villeicht des willens sein süllen‖, denen von Rotweil in disen leüffen hilf und beistand zu thuen und ainen zusatz zutze-‖ schicken, desshalben die nodturft ervordert, dargegen auch gut warnung und aufsehen zu haben. Darauf begern wir an euch ernstlich bevelhend, daz ir von stundan yemands hinüber in die Aidgnosschaft schicket und gestalt und gelegenhait diser sachen aigentlich erkunden lasset, und wie ir die erfaret, uns alsdann derselben, dessgleichen unserm rat, vogt zu Nellenburg und haubtman unsers kayserlichen punts des lands zu Swaben, Christoffen, herrn zu Limpurg, des reichs erbschenckhen, zum fürderlichisten berichtet, damit wir und unser lantschaften, ob sich etwas gefärlichs in solhen sachen ertzaigen würd, zusambt den kuntschaften, so wir in ander weg zu bestellen bevolhen haben, dest bas gewarnet sein mugen. Ihr sollet auch selbst in guter warnung und rüstung sein und eur vleissig aufsehen haben, damit sich euch in solhem auch destweniger nachtel ereugen mugen. Daran thut ihr uns gutgefallen und unser ernstliche maynung. Geben zu Augspurg, am achten tag May anno etc. im zehenden, unsers reichs im fünffundtzwaintzigisten jaren.»

Ad mandatum domini imperatoris
proprium
Sernteiner.

Orig. Pap. Stadt-Archiv Ueberlingen: Abteil. I, Nr. 13 a.
Auf der Rückseite: «Unsern und des reichs lieben, getreuen burgermaister und rat der stat Ueberlingen.» *R. H.*

---

[1]) «Liber principalis» fol. 1 a (St. A. Z.: Abteil. Nachgänge; Gerichtsarch.; Thek I.).
[2]) in der Limmat.
[3]) Ratsbuch vom Jahre 1430/1431 S. 192 a. (St. A. Z.; bez. B. VI. 209); hiezu der Eintrag in dem eben citierten «Liber principalis» fol. 2 a. Vergl. auch Osenbrüggen, deutsche Rechtsalterthümer aus der Schweiz. Heft I, S. 27 ff. (Zürich 1858).

Redaktion: *Prof. Dr. W. F. von Mülinen* in Bern.— Druck und Expedition *K. J. Wyss* in Bern.